

:: Gazette

MARS AVRIL 2006

www.gazettedesfemmes.com

Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

DES FEMMES

Prêches pour le 8 mars

Le monde revu par :

- Jean Dion
- Françoise Guénette
- Danielle Stanton...



CHINE
Quand les filles
arrivent en ville



3,50\$

Envoi de Poste-publications — N° de convention 130792 — Part de retour garantie.
Service aux abonnements, 4380, rue Garand, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
Mars-avril 2006 Vol. 27, n° 5 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME



SOMMAIRE



12 *Srêves* pour le **8 mars**

Pour la Journée internationale des femmes, nos journalistes lancent huit défis à relever. Entre humour et poésie, voici les rêves de :

- 12 Danielle Stanton
- 14 Jean Dion
- 15 Nicole Beaulieu
- 17 Françoise Guénette
- 18 Robert Frosi
- 20 Laura-Julie Perreault
- 22 Mélanie Saint-Hilaire
- 24 Monique Durand



11 Lanceuses de bière Du respect s'il vous plaît !

Au Cambodge, les serveuses de bière se font trop souvent agresser par des clients. Une campagne de publicité veut leur rendre leur dignité.



26 Chine Quand les filles arrivent en ville

Attirées comme des papillons par les lumières de la ville, les Chinoises migrent en masse. La vie urbaine leur procure une certaine émancipation, mais aussi bien des déceptions...



32 Anna, résistante polonaise

Parmi les bombardements de la Seconde Guerre, les angoisses de la Résistance, les blessures opérées à froid, Anna Kielman-Kokinski a trouvé son destin.



Rubriques

3 BOÎTE AUX LETTRES

5 BILLET

6 NOUVELLES

Pilule du lendemain : accès en danger ?

La « pilule du lendemain » est disponible sans ordonnance, mais les femmes restent à la merci du pharmacien.

ÉLUcubrations

Aux dernières élections, le Canada a encore perdu en panté politique.

Être papa, un jeu d'enfant ?

Des programmes encouragent les pères à se rapprocher de leurs petits.

Des jeunes contre la prostitution

Entrevue-éclair avec la Collective des luttes pour l'abolition de la prostitution.

Le Bénin élève modèle

Une femme à la tête de l'ONU

Hors d'Irak, soldats !

34 BOUQUINS

38 ARTS



À votre merci

Un grand merci pour votre section « Nouvelles » exposant des faits qui me sont souvent inconnus, mais toujours d'actualité; pour vos portraits et rencontres qui font réfléchir sur des libertés que nous tenons trop souvent pour acquises; pour votre revue littéraire soulignant des bouquins d'exception qui passeraient peut-être inaperçus sans votre couverture. En bref, merci de publier cette excellente revue qui, j'en suis sûre, inspire plus d'une Québécoise!

Sophie C., Québec



Morale de l'histoire...

Le premier article de votre nouvelle chronique « Histoire » est plutôt décevant (« Une travestie au Parlement », janv.-fév.). Pourquoi sortir cette vieille histoire publiée en 1992 par Donald Akenson, que l'auteur lui-même, dans son C.V., ne classe pas dans ses études historiques, mais dans ses romans? Il avait suscité dans le temps toute une série de critiques négatives de la part des historiens et des historiennes.

Il se publie pourtant assez d'ouvrages importants en histoire des femmes. Je pense au livre de Denyse

Baillargeon *Le Québec en mal d'enfants*, aux biographies récentes sur Yvette Boucher-Rousseau (Huguette O'Neil) ou sur Marie Gérin-Lajoie (Anne-Marie Sicotte), ou encore à *Ouvrir la voix* d'Isabelle Boisclair, tous parus en 2005. Quel dommage!

Micheline Dumont, historienne

Où ça, la charia?

Chaque fois que l'on discute dans les médias des mécanismes d'arbitrage de litiges familiaux en Ontario, le travail de Marion Boyd, une femme à la carrière remarquable et dont l'activisme féministe peut difficilement être remis en cause, est peu discuté. Son rapport de décembre 2004 présente un panorama des opinions émises sur le sujet, une description détaillée du problème et des recommandations nuancées. Pourtant, vous n'avez pas hésité à imprimer que « Marion Boyd recommande de permettre l'instauration de tribunaux islamiques » (« Notre femme de l'année : Homa Arjomand », janv.-fév.). Sur quoi est fondée une telle affirmation? Sur le fait que Marion Boyd recommande que l'arbitrage continue d'être offert, en Ontario, comme une solution de rechange au système juridique ontarien traditionnel?

Les détracteurs de cet arbitrage font reposer toute leur argumentation sur la peur de la charia. Penser qu'un

arbitre, même religieux, est automatiquement un « tribunal islamique » n'est certainement pas supporté par les évidences décrites par Marion Boyd.

La recommandation 12 de son rapport préconisait que les ententes conclues par les arbitres et les couples soient entièrement écrites. Cette documentation pourrait ensuite être analysée pour vérifier si effectivement les ententes respectaient la loi canadienne.

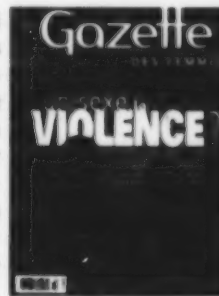
En criant victoire sur les « tribunaux islamiques », l'article ne fait que perpétuer une mauvaise compréhension de la situation.

Pierre-Olivier Pineau, professeur adjoint en administration publique, Université de Victoria, Colombie-Britannique

Erratum

Contrairement à ce qui était mentionné dans « Unisexe, la violence? » (nov.-déc. 2005), le Groupe de réflexion et d'intervention pour femmes ayant des comportements violents a été fondé par Marie-Josée Parent, travailleuse sociale de Montréal.

C'est bien le Centre jeunesse de Laval, toutefois, qui offre aujourd'hui ce service, dont profitent chaque année une quarantaine de femmes.



Écrivez-nous!

Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

Gazette des femmes, 800, place D'Youville, 3^e étage, Québec (Québec) G1R 6E2

COURRIEL: gazette@csf.gouv.qc.ca

Depuis 1979, cette publication est éditée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme.

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

en sont l'éditeur.

- Directrice: Therèse Mailhot
- Redactrice en chef: Claire Guignon
- Redactrice en chef adjointe: Anne Sirois
- Redactrice-révisseuse: Mélanie Saint-Martin
- Rédaction: Sophie Marcotte et Françoise Bélisle
- Couverture: Bruce Roberts
- Réalisation graphique: Bouni Communication
- Impression et polycopiage: Offset Beaud
- Marketing et publicités: Francine Powers, tél. (418) 643-4326 poste 242 ou 1 800 463-2851

- Ventes publicitaires: Catherine Brochu, tél. (418) 694-2363, téléc. (418) 688-4069
- Courriel: gazette@csf.gouv.qc.ca
- Site Internet: www.gazettedesfemmes.com
- Abonnements, changements d'adresse et retours postaux: Gazette des femmes, Service aux abonnements, 4380, rue Garand, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3, Téléphone: 1 800 663-5372, Télécopieur: (514) 333-9795, www.gazettedesfemmes.com
- Courriel: gazettedesfemmes@postesparties.com
- Distribution: Messageries de Presse Benjamin, 800, rue Jean-Milot, Ville LaSalle (Québec) H8R 1X7, Téléphone: (514) 364-1780

- Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2006
- ISSN: 0704-4550
- © Gouvernement du Québec
- Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Répertoire et dans l'Index de la santé et des services sociaux
- La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.
- Prix régulier: 24\$ 3 ans, 10\$ 1 an
- Poste-publications: N° de convention: 40069512

Conseil du statut de la femme

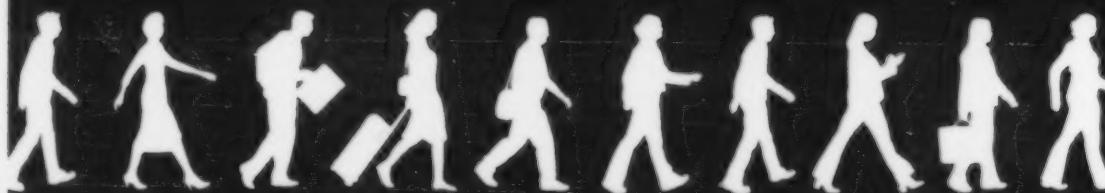
Québec



Loi

l'équité salariale

10 ans déjà



Voyez le clip

Le salaire a-t-il encore un sexe ?





Diane Lavalée,
présidente
du Conseil
du statut
de la femme

Claudine Stévé

Rêve qui peut

Les huit rêves pour le 8 mars publiés dans ce numéro m'ont fait sourire et réfléchir. Ils m'ont émue, aussi. À quoi aurait ressemblé mon rêve si on m'avait laissé carte blanche, comme aux signataires du dossier ? Voilà la question que je me posais récemment sur le chemin de la maison, à la fin d'une journée de travail particulièrement chargée.

– Qu'est-ce qu'on mange ?

Mes deux garçons ont lancé ce cri à l'unisson dès que j'ai mis le pied sur le pas de la porte.

– Demandez à votre père, c'est lui le cuisinier aujourd'hui.

– Ben voyons maman, il est à l'extérieur, a répliqué le plus vieux.

– Ah ! non... j'avais oublié.

Idéal en théorie, le partage des tâches est parfois chamboulé par les horaires irréguliers de deux adultes travaillant à temps plein. Vite, une idée pour le souper. En ce moment, mes enfants ressemblent aux oisillons qui, le bec grand ouvert, crient pour qu'on les gave.

Les hippies avaient peut-être raison de vouloir vivre en commune. Soupers, devoirs, corvées ménagères, tout le monde met la main à la pâte. Toujours une mère ou un père substitut pour dépanner quand le travail vous empêche de remplir vos obligations familiales.

Les polygames, eux, ont compris le principe depuis longtemps. Je visualise la scène : une épouse aux fourneaux, une autre qui met la table, une troisième qui amuse les petits et une dernière qui tient compagnie à son homme. Pas fous, ces messieurs !

Depuis peu, certains suggèrent de décriminaliser la polygamie, interdite au Canada. Tiens donc. Et si les femmes pouvaient avoir plus d'une bague au doigt ?, me suis-je mis à penser tout en cherchant dans le congélateur un pot de sauce à spaghetti, grand dépanneur de toute bonne famille québécoise.

Si j'avais plusieurs maris, le repas serait déjà prêt. Papa-cuistot aurait mijoté un bon plat. Papa-gâteau ferait patienter les marmots en jouant à Play Station avec eux ou commencerait les devoirs. Papa-pourvoyeur serait parti gagner des sous supplémentaires pour la famille. Et Papa-pour-moi m'accompagnerait à l'apéro. C'est pas la belle vie, ça ?

D'accord, il y aurait un ou deux détails à régler. Du genre, je vous aime bien, mais pas question de faire deux enfants avec chacun de vous. Il faudrait aussi que tous s'en tiennent à leur rôle. Non mais, imaginez la situation : papa-cuistot a soudainement envie de retourner aux études, papa-gâteau développe une allergie aux jeux vidéo, papa-pour-moi préfère jouer au bridge avec ses *chums* à l'heure de l'apéro et papa-travailleur... travaille tellement pour faire vivre tout ce beau monde qu'il pique une dépression. Que de problèmes !

Pourquoi diable vouloir décriminaliser la polygamie ? Évidemment, quand les femmes, souvent plus jeunes que leur mari, sont confinées à la maison et isolées dans une communauté, comme c'est le cas dans le groupe de mormons dissidents installés dans la région de Bountiful en Colombie-Britannique, ça simplifie les choses.

En fait, si je comprends bien le raisonnement de certains chercheurs qui ont publié une étude sur le sujet, comme les

sanctions prévues par la loi canadienne sur la polygamie ne sont jamais appliquées, mieux vaut décriminaliser la chose. Notamment pour protéger les veuves qui ne peuvent accéder à une pension de vieillesse. La polygamie demeurerait illégale, mais ne serait plus criminelle. Bref, trouvons des accommodements raisonnables pour mieux défendre les droits des femmes.

Curieux paradoxe. Est-ce nécessaire de le rappeler, en polygamie, c'est l'homme qui commande. Pas question pour les mères de retourner sur les bancs d'école, de travailler, de prendre la pilule. Des marmots et des petits pots, voilà leur destinée. Sous prétexte de protéger ces femmes, on perpétuerait une relation de pouvoir inégale entre le patriarcat et ses épouses, au lieu de lancer le message clair que la polygamie va à l'encontre même de nos valeurs démocratiques et de l'égalité entre les sexes.

– Maman, qu'est-ce qu'on mange ?

Ce paillement désespéré me sort brutalement de mes pensées. Je devais être en train de parler tout haut.

– C'est quoi un papa-cuistot ?, de demander le plus jeune.

– Pas cuistot, « cuistot ». Un papa-cuistot, c'est ton père les jours où il cuisine. Aujourd'hui, il est papa-travailleur, et maman-travaillouse va vous faire un bon spaghetti.

Alors, un rêve, que les femmes puissent devenir polygames ? Jamais ! Je préfère la formule tout dans un, même si elle est imparfaite. Parce que se regarder entre quatre yeux, pour parler d'amour ou pour parler franchement, ça va mieux à deux têtes qu'à six. ☺

Pilule du lendemain : accès en danger ?

Aux États-Unis, des pharmaciens refusent de vendre la contraception orale d'urgence (COU) pour des motifs moraux. Faut-il craindre pour l'accessibilité à la « pilule du lendemain » (aussi appelée Plan B) au Canada ?

Des groupes de femmes s'inquiètent. Depuis avril 2005, ce médicament est disponible sans ordonnance en pharmacie partout au pays, mais il se trouve derrière le comptoir. Or, l'Association des pharmaciens du Canada (APC) recommande à ses membres de poser diverses questions à la cliente lors d'une consultation : nom, adresse, numéro de téléphone, date de naissance, moment de la relation sexuelle non protégée, nombre de relations non protégées récemment, moyen de contraception utilisé, etc. « Ces informations sont superflues, dit Nathalie Parent, coordonnatrice de la Fédération du Québec pour le planning des naissances (FQPN), qui milite pour la vente de la COU sur les tablettes. Le Plan B est un médicament sans danger. On entre dans la vie privée des femmes. »

C'est aussi ce qu'a conclu le Bureau du commissaire à l'information et à la protection de la vie privée de l'Ontario, après que le *Canadian Medical Association Journal* l'eut questionné sur cette pratique. Dans le cadre d'une enquête maison menée à l'été 2005, deux journalistes de la publication ont demandé à 13 Canadiennes issues de chaque province et territoire d'acheter le Plan B en pharmacie. « On leur a posé des questions personnelles, souvent lorsqu'elles étaient au comptoir, où il n'y a pas de confidentialité », dit la journaliste Barbara Sibbald. Une femme d'une petite localité s'est même vu refuser le médicament par deux pharmaciens pour des motifs religieux. »

Cette enquête maison a été censurée par l'Association médicale canadienne, qui

a subi des pressions de la part de l'APC. Mais l'histoire est sortie dans les médias en décembre dernier. L'Ontario College of Pharmacists a déjà réagi en demandant à ses membres de respecter le droit d'anonymat des clientes. Leurs homologues en Colombie-Britannique et en Saskatchewan pourraient en faire autant.

L'Ordre des pharmaciens du Québec (OPQ), dont les membres ont le droit de prescrire la COU depuis 2002, ne compte pas emboîter le pas. Au Québec, on peut acheter le médicament sans ordonnance derrière le comptoir ou avec ordonnance du pharmacien, mais l'assurance médicaments du Québec ne rembourse que s'il y a eu ordonnance. Dans les deux cas, les membres de l'OPQ continueront d'ouvrir un dossier contenant le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de la cliente, comme pour tout autre médicament vendu derrière le comptoir. « Il s'agit d'un outil légal et professionnel, dit Manon Lambert, secrétaire générale de l'Ordre. S'il y a préjudice, le patient a une preuve que le pharmacien lui a rendu un service. » En fait, il s'agit d'une preuve pour les deux. « Lors de la consultation pour la COU, le pharmacien peut aussi s'apercevoir que le délai pour prendre le médicament est dépassé ou que la femme a été victime d'une agression sexuelle. Il peut la référer à d'autres professionnels. »

Selon la FQPN, ce travail de prévention et d'information ne devrait pas relever du pharmacien. « Si on leur fournit des indications claires dans un dépliant ou des campagnes de promotion, les femmes seront parfaitement en mesure de juger si elles doivent recourir au Plan B et de l'utiliser correctement », conclut Nathalie Parent. M.E.C.

Garçon ou fille ?

Au Canada, au moins 38 couples ont choisi le sexe de leur enfant. La clinique The Fertility Institutes de Los Angeles confirme avoir présélectionné l'embryon de leur bébé. Cette pratique, permise aux États-Unis, est interdite chez nous. Si bien que d'après cette clinique, 20 % des patients qui ont recours au service de présélection du sexe sont Canadiens. M.E.C.

Mammographes sous examen

The Globe and Mail a révélé, en avril dernier, que des milliers de Canadiennes subissaient des mammographies avec des appareils de qualité douteuse. Au printemps, 154 mammographes qui avaient échoué à un test de qualité ou n'en avaient jamais fait l'objet étaient utilisés par des cliniques et des hôpitaux. Grâce à l'enquête du quotidien, qui a fait réagir les autorités, ce nombre s'élève maintenant à 79. Les Québécoises, elles, n'ont pas à s'inquiéter : les appareils utilisés dans le cadre du Programme québécois de dépistage du cancer du sein, lancé en 1998, sont testés au moins une fois par année. M.E.C.



Une femme à la tête de l'ONU

Le chiffre
82 000 000



Depuis la création de l'Organisation des Nations Unies (ONU), en 1945, aucune femme n'a été élue secrétaire générale.

En juin 2005, les femmes ne représentaient que 16 % des sous-secrétaires généraux de l'ONU et 37 % des fonctions spécialisées. « C'est lamentable, dit Taina

Bien-Aimé, directrice d'Égalité Maintenant, organisme international qui fait la promotion des droits des femmes. L'ONU avait pour objectif d'atteindre la parité des sexes en 2000. »

Égalité Maintenant vient d'ailleurs de relancer sa campagne. Le moment est venu de nommer une femme à la tête de l'ONU, amorcée en 1996, avant la nomination de Kofi Annan, dont le mandat achève. L'organisme a dressé une liste symbolique de 18 candidates potentielles hautement compétentes. Parmi celles-ci, la Québécoise Louise Arbour, haut-commissaire des Nations Unies pour les droits de l'Homme. « Nous ne savons pas si ces femmes sont intéressées par le poste, explique Taina Bien-Aimé, jointe à New York. Notre liste est avant tout un moyen de pression pour que le Conseil de sécurité porte un regard sérieux sur les candidatures féminines. » M.E.C.

www.equalitynow.org/french/actions/action_1102_fr.html

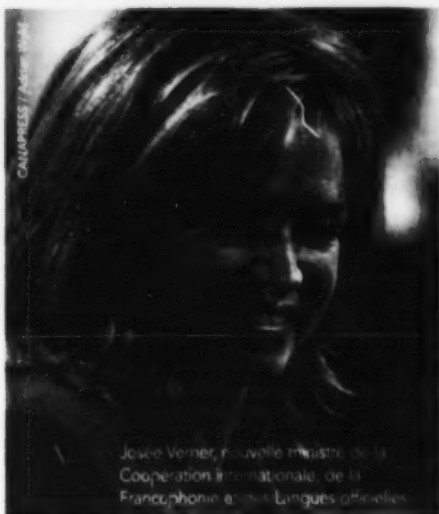
Chaque année, autant de jeunes filles sont mariées avant même d'avoir atteint l'âge de 18 ans. Prêtes ou pas, exit l'enfance ! Trop souvent, ces épouses mineures se retrouvent sous le joug d'un homme plus âgé, prises dans un engrenage qui « ouvre la porte d'une vie vouée aux travaux domestiques et à la soumission sexuelle », dénonce l'UNICEF. « Le mariage des enfants est une violation des droits humains compromettant le développement des filles et se soldant souvent par une grossesse précoce et l'isolement social, la faible scolarité et la pauvre formation professionnelle renforçant le caractère sexué de la pauvreté. » Les conséquences sont funestes. À travers le monde, la grossesse demeure la première cause de mortalité chez les 15 à 19 ans. Elle entraîne aussi des complications irréversibles, notamment la fistule obstétrique (lésion parfois fatale causée par un accouchement prolongé). En Asie du Sud, 48 % des jeunes filles de 15 à 24 ans se sont mariées avant 18 ans; au Niger, plus du trois quarts des 20 à 24 ans. C'est parfois la pauvreté qui pousse les familles à marier leurs filles de force ou trop jeunes. Toutefois, dans nombre de sociétés, le mariage demeure une façon de mater chez elles tout désir de liberté. S.L.

La situation des enfants dans le monde 2006 : Exclut et invisibles

www.unicef.org/french/sowc06/pdfs/sowc06_fullreport_fr.pdf

Early marriage : A harmful traditional practice

www.unicef.org/french/publications/files/Early_Marriage_12.lo.pdf



Josée Verner, nouvelle ministre de la Coopération internationale, de la Francophonie et des Langues officielles.

ÉLUcubrations

Incroyable mais vrai : le Canada a perdu en parité politique. Aux élections fédérales de janvier, 64 des 308 sièges sont allés à une femme, contre 65 en 2004. La Chambre des communes ne compte plus que 20,8 % d'élues. Au palmarès mondial des États les plus égalitaires, le Canada glisse donc à la 46^e position; une chute de deux rangs qui le place *ex æquo* avec Monaco, après la Lettonie et avant le Nicaragua.

L'avenir semble plus bleu que rose. Avec son maigre 11 % de députées, le Parti conservateur de Stephen Harper a droit au bonnet d'âne. Son cabinet compte 6 femmes, qui représentent 23 % des ministres; Paul Martin, lui, en avait nommées 9, soit 24 %. Heureusement qu'il a fait élire les politiciennes d'expérience Rona Ambrose (Edmonton-Spruce Grove) et Diane Ablonczy (Calgary-Nose Hill), ainsi que les recrues Josée Verner (Louis-Saint-Laurent) et Sylvie Boucher (Beauport-Limoilou). Mais toutes les autres formations politiques font mieux : le Bloc québécois compte 33 % d'élues, le Parti libéral du Canada, 20 %. Côté parité, l'espoir vient du Nouveau parti démocratique, qui a établi un record en confiant aux femmes 41 % des comtés remportés. Joli prix de consolation... M.S.H.

Être papa, un jeu d'enfant ?

Au Québec, divers programmes communautaires encouragent les pères à s'engager auprès de leurs enfants. Quel succès remportent-ils ? « La plupart des initiatives se heurtent à des écueils au moment de leur mise en place, mais certaines sont des réussites, notamment *Papa pour la vie* », évalue Carl Lacharité, professeur de psychologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Implanté depuis cinq ans dans différents organismes de la Mauricie, le programme *Papa pour la vie* tient chaque mois une activité père-enfant ainsi que des rencontres de discussion entre hommes. Le chercheur (lui-même père de quatre petits) en a étudié le fonctionnement à la Maison des Familles Chemin du Roi, à Trois-Rivières. « Cette initiative, financée par le ministère de la Famille, puise son succès dans le fait que ce sont les enfants qui sollicitent leur père », observe-t-il. La plupart des hommes y viennent d'abord parce que leurs gamins veulent participer aux activités. Côté d'autres paternels les amène ensuite à joindre le groupe d'entraide, même s'ils se montraient au départ réticents à partager leurs expériences. Résultat : la fréquentation ne cesse de croître.

Contrairement à de nombreux programmes qui tentent de joindre les pères à travers les mères, *Papa pour la vie* s'adresse directement aux hommes, notamment par des prospectus distribués dans les écoles et dans les centres de la petite enfance. En effet, les gars sont peu enclins à fréquenter les ressources communautaires, qu'ils perçoivent comme des bastions féminins. « Certains pères interrogés au cours de notre enquête étaient persuadés que les organismes

« famille » étaient réservés aux femmes ! Il faut donc trouver des moyens de les joindre et de les faire davantage participer. »

Surtout que le modèle familial traditionnel n'encourage guère l'engagement paternel. « Les femmes jouent un rôle de sentinelle auprès de leurs enfants et ce sont elles qui ouvrent la porte au père. Elles doivent donc se demander quelle place elles désirent vraiment lui laisser », plaide le chercheur, en rappelant que l'homme apporte une contribution essentielle au développement des bambins.

Le défi consiste à mieux former le personnel des centres communautaires, peu habitué à recevoir des groupes de papas. « Une formation est indispensable pour que les animatrices – il s'agit principalement de femmes – comprennent ce que vivent les pères et sachent les épauler », conclut Carl Lacharité. Le recrutement d'intervenants masculins rendrait aussi plus efficaces les programmes d'engagement paternel. Y.B.

La promotion de l'engagement paternel : défis et enjeux dans l'implantation du programme communautaire « Papa pour la vie », J.-F. Dragon, C. Lacharité et N. Déziel, éditions Maison des Familles Chemin du Roi, 2006.



Le Bénin élève modèle

Le Bénin mérite un A+ ! Son pourcentage d'écolières a plus que doublé en 12 ans. Et ce, en partie grâce à diverses initiatives menées par des femmes. Dans les villages du Zou, une région au sud du pays, des « clubs de mamans » supervisent la rentrée scolaire. Ces bénévoles, pour la plupart simples ménagères, passent de maison en maison pour recenser les filles scolarisables, les faire inscrire et suivre leur évolution. Elles font même appel à des hommes acquis à la cause pour convaincre les parents réticents... Aujourd'hui, 84 % des petites Béninoises fréquentent l'école

primaire, contre 35 % en 1993. « C'est la ruée des filles vers les classes », confirme Jérôme Aho-Glèlè, fonctionnaire à la Direction départementale des enseignements primaire et secondaire du Zou-Collines.

Traditionnellement, les gamines grandissaient auprès de leur mère, qu'elles aidaient aux travaux domestiques. En 1993, le Bénin a rendu gratuite l'école publique pour les filles en zone rurale, avant d'élargir la gratuité aux garçons, en 2000. Des organismes ont lancé des actions incitatives : octroi de crédits aux femmes qui envoient leurs fillettes à l'école, don de fournitures scolaires, construction de cantines... Ces efforts ont opéré un spectaculaire changement de mentalité. Reste à convaincre les parents d'envoyer leurs filles au collège. Cette année, une organisation danoise a payé les études à 13 000 collégiennes et lycéennes du Zou. A.B.

Entre guillemets

Effeuiller le contrat

« Si je disais aux clients que les bars de danseuses ne sont plus permis, je perdrais un contrat de 10 millions de livres et mon job en plus. »

Dominic, courtier anglais. De grandes banques, dont Morgan Stanley et J. P. Morgan, ont récemment interdit de fêter un contrat chez les effeuilleuses, une tradition dans ce milieu.

Rire jaune

« Les politiciennes vont pouvoir se permettre de faire de l'humour quand elles pourront faire une blague plus ou moins bonne qui ne leur retombera pas sur le nez pour le reste de la campagne. »

Lucie Joubert, professeure de littérature à l'Université d'Ottawa

La gauche penche à droite

« La gauche croit moins en ses candidates que la droite quand il s'agit du pouvoir suprême, même si, en revanche, les femmes sont plus présentes dans les partis de gauche que de droite. »

Philippe Bernier Arcand, étudiant à l'École nationale d'administration publique à Montréal.

Une côte à remonter

« Le féminisme que je veux et que je pratique est en lien direct avec ma foi. Dans le Coran, il n'y a pas cette idée que la femme a été créée à partir de la côte d'Adam. Au contraire, l'homme et la femme ont été créés égaux. »

Raheel Raza, Canadienne d'origine pakistanaise, auteure de *Their Jihad - Not my Jihad*.

Hors d'Irak, soldats !

« Les femmes en ont assez de la guerre en Irak », lance Gael Murphy, cofondatrice de CODEPINK Women for Peace, groupe d'Américaines d'abord formé pour empêcher l'invasion de l'Irak par les États-Unis et qui milite maintenant pour le retrait des militaires étrangers du sol irakien. « Les femmes disent non à la guerre ! » Gael Murphy en a pour preuve les 20 000 signatures obtenues 12 jours après le lancement, en janvier, de la campagne internationale. L'appel a été entendu par des consœurs de partout dans le monde : Canada, Espagne, Maroc, Pologne, Bangladesh, France, Argentine, etc. L'objectif ? Recueillir l'appui de 80 000 autres femmes d'ici le 8 mars. Des Américaines et des Irakiennes se chargeront de remettre la pétition à des politiciens influents et, bien sûr, à l'administration Bush. M.E.C. ::

www.womensaynotowar.org/article.php?list=type&type=100

Québécoise EXPRESS

Peut-on décrire la Québécoise en une phrase ? Voyons voir. Elle a entre 15 et 64 ans (c'est le cas de 68,3 % des femmes), est mariée (55,3 % des 15 ans et plus), détient un diplôme « féminin » (en santé, services sociaux, éducation, administration...), bosse à temps plein (72,1 % des travailleuses), gagne 21 286 \$ par an (75,9 % du salaire de l'homme à temps plein), consacre 5 heures par jour aux tâches domestiques (les gars, 3 heures), exerce rarement le pouvoir (32 % des députés, 13,1 % des maires, 24,3 % des juges, 29 % des cadres de la fonction publique sont de son sexe) et vit 82,4 ans. Ouf ! Voilà ce qu'on apprend dans le *Portrait des Québécoises en 8 temps* publié en février par le Conseil du statut de la femme. Démographie, éducation, famille, travail, revenu, santé, loisirs et pouvoir, tous les aspects de nos vies y sont étalés. Statistique à vous faire siffler les oreilles : les filles fraîchement émoulues de l'université gagneraient en moyenne 712 \$ (salaire hebdomadaire brut), contre 804 \$ pour les gars ! Un recueil de faits court mais percutant. M.S.H. ::

www.csf.gouv.qc.ca/telechargement/publications/Info2006portraitquebecoises.pdf

Notre signet



<http://libertefemmepalestine.chez-alice.fr>

Souffrir du cancer, c'est terrible. Souffrir du cancer en Palestine, c'est immonde. Lorsque Fatma Barghout s'est découvert un nodule au sein, il y a trois ans, son médecin lui a assuré à trois reprises qu'elle allait bien. Puis le couperet est tombé : tumeur maligne. Où obtenir des soins spécialisés dans la bande de Gaza ? Il faut traverser le mur pour aller en Israël, chez Médecins pour les droits humains, association pour l'équité en santé. À chaque séance de chimiothérapie, Fatma devait franchir le check point d'Erez. Elle a enduré des jours d'attente à la grille, et quand elle passait, des nuits de solitude à l'hôpital, ses parents obtenant rarement le permis de voyage – qui coûte jusqu'à 30 000 shekels (7 300 \$CA). Fatma est morte le 24 décembre dernier, à l'âge de 29 ans, dans un hôpital palestinien en panne de médicaments. Son combat est commémoré sur le site Liberté pour les femmes de Palestine, qui publie une imposante revue de presse sur le quotidien des filles de ce pays. À lire aussi, des articles sur les candidates au parti islamique Hamas et sur la révolte des Bédouines. M.S.H. ::

Des jeunes contre la prostitution

À 21 ans, Milaine Alarie, étudiante à l'Université d'Ottawa en études des femmes et en développement international, vient de cofonder la CLAP (Collective des luttes pour l'abolition de la prostitution) avec une quinzaine de filles et de garçons.

Pourquoi avoir créé la CLAP ?

On ne parle pas assez des causes et des conséquences de la prostitution. La preuve : il y a un an ou deux, je n'avais que la version pro-légalisation en tête ! C'est dans un cours sur les industries du sexe à l'université que j'ai vu comment ça se passe. Entendre parler de la traite des femmes et de l'abattage, cette pratique qui consiste à les violer plusieurs fois pour les insensibiliser, m'a vraiment choquée. La prostitution est le résultat d'une société patriarcale et d'une relation de pouvoir inégalitaire. Il faut au moins que les gens soient au courant.

Comment entendez-vous lutter contre la prostitution ?

Nous voulons d'abord présenter une pièce de théâtre interactive aux élèves du secondaire. L'âge moyen d'entrée dans la prostitution est de 14 ans, un âge où on est influençable. C'est important de sensibiliser les adolescents à la traite des femmes. Si les écoles embarquent dans notre projet, celui-ci pourrait se concrétiser dès la fin mars. L'an prochain, nous aimerions organiser une semaine sur la prostitution et la pornographie à l'Université d'Ottawa, avec des conférences, etc. Quelque chose de gros ! Enfin, dans le futur, nous voudrions ouvrir un refuge pour les prostituées. Mais comme nous sommes un nouveau groupe, nous devons d'abord militer auprès du gouvernement pour obtenir des fonds.

Doit-on vraiment craindre une décriminalisation de la prostitution ?

L'an dernier, un groupe formé de représentants des divers partis fédéraux a été mandaté pour revoir les lois sur le racolage. Ce comité risque de recommander la décriminalisation de la prostitution. La CLAP va faire tout ce qui est en son pouvoir pour freiner ça ! Il est prouvé que quand une telle loi est adoptée, la prostitution augmente et la pratique entre dans les mœurs. La prostitution, un travail comme les autres ? Je n'y crois pas du tout. C'est banaliser l'oppression et l'exploitation. En tant que femme et que future mère, j'en serais vraiment déçue. S.L. ::

Déclaration de la CLAP : http://sisyphe.org/article.php3?id_article=2210

Gazette
DES FEMMES

La Gazette des femmes
vous propose le service
à la clientèle

INFO-ABONNEMENT

POUR VOUS ABONNER
OU OFFRIR UN
ABONNEMENT-CADEAU
www.gazettedesfemmes.com

VOUS DÉMÉNAGEZ ?

Assurez-vous que
la Gazette des femmes
vous suive partout !

:: pensez à nous aviser de votre
nouvelle adresse (prière de
préciser votre ancienne adresse) ;

:: pour signaler un problème
de livraison ou un numéro
manquant ;

:: pour renouveler
votre abonnement ;

:: pour commander
vos abonnements-cadeaux.

SIMPLE ET RAPIDE !

Par courriel :

gazettefemmes@postexperts.com
ou

Écrivez-nous :

Gazette des femmes
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Ville Saint-Laurent (Québec)
H4R 2A3

Par téléphone :

1 800 665-5372

Par télécopieur :

(514) 333-9795

« Lanceuses de bière » Du respect s'il vous plaît !

Harcelées par les clients, méprisées par la société, les serveuses de bière ont la vie dure au Cambodge. Une campagne de publicité vise à leur rendre leur dignité.

Non, elles ne mènent pas une vie facile, les « lanceuses de bière » du Cambodge ! Engagées pour vendre des canettes de houblon dans les bistrots, cafés ou karaokés, ces jeunes femmes se retrouvent constamment exposées au harcèlement des clients. Propos humiliants, attouchements, agressions sexuelles... Tout est permis envers ces serveuses, perçues comme des traînées par les gens du pays. Mais la fête s'achève pour les paillards, promettent divers organismes non gouvernementaux.

« Il faut traiter les lanceuses de bière comme vos propres amies. Ne les considérez pas comme des prostituées. Ne les touchez pas sans leur accord. » Tel est le message de la campagne lancée en janvier par l'organisme Cambodian Women Crisis Center. Cette publicité, diffusée sur deux réseaux de télévision et sur 10 000 affiches dans les débits d'alcool, vise à changer le comportement du public envers ces serveuses. Le harcèlement sexuel est passible d'une peine de un à trois ans de prison, rappellent les deux porte-parole, célébrités locales de la chanson.

Heineken, Beck's, Corona, Stella Artois : de nombreuses compagnies internationales emploient quelque 4 000 Cambodgiennes en tenue sexy comme agentes de marketing sur le terrain. Payées au nombre de capsules, elles attirent l'attention sur une marque en particulier, versent la bière sans la faire mousser et, parfois, tiennent compagnie aux consommateurs. « Les clients les forcent à coucher avec eux quand ils sont ivres,

explique Kem Sokunthy, du Cambodian Women Crisis Center. Les lanceuses de bière n'osent pas se plaindre de peur de perdre des clients fidèles ou d'être renvoyées par leur compagnie. »

L'organisme Care Cambodia a interrogé 640 lanceuses de bière dans la capitale, Phnom Penh, et dans six provinces. Les résultats de l'enquête sont accablants. Parmi ces filles, âgées en moyenne de 24 ans, 38 % avaient été contraintes à un acte sexuel sur leur lieu de travail, 80 % avaient subi des attouchements et 83 % avaient essayé diverses humiliations. Au moins la moitié avaient enduré des pressions de la part des patrons de *beer garden* (café-terrasse) ou de karaoké pour avoir des relations sexuelles avec les clients.



Bas les pattes ! Cette publicité récente incite à respecter les « lanceuses de bière ».

« Plus vous êtes aimables et dociles, plus vous avez de chances de vendre votre bière et d'augmenter votre revenu. Le client est roi », leur serment-ils.

« Un soir, un client m'a demandé de toucher son sexe. J'ai refusé en lui disant

qu'il était impoli, alors il s'est emporté contre moi : « Si tu es une fille si respectable, que fais-tu là ? » Il a ensuite suggéré au patron de me renvoyer », confie l'une d'elles dans le rapport de Care. Une autre, employée dans un karaoké, raconte en fulminant l'odieuse chantage d'un client qui offrait de consommer la bière de la fille qui accepterait de se déshabiller devant lui. Elle-même a déjà été contrainte de regarder un film pornographique sur le cellulaire d'un consommateur. « J'ai refusé, dit-elle. Il a poussé ma tête contre l'écran. Heureusement, le téléphone s'est éteint et je me suis échappée. »

« Pour ces femmes, le viol et les agressions sexuelles sont devenus monnaie courante », s'indigne Louise Bury, consultante pour Care. Pourtant, elles ne se considèrent pas comme des prostituées. En effet, la plupart exercent ce métier pour les salaires plus élevés que dans les usines ou l'agriculture ; elles gagnent environ 70 SCA par mois, ce qui leur permet de faire vivre des familles élargies.

La nouvelle campagne de publicité donne espoir à Chi Socheat, coordonnatrice du programme de santé reproductive chez Care Cambodia. « On peut espérer une évolution de leur situation car la télévision a un grand impact », se réjouit-elle. Son organisme propose également de renforcer la loi sur le harcèlement et de créer des syndicats. Et on aimerait bien que les brasseurs accordent à leurs lanceuses de bière un uniforme décent, à défaut d'un salaire fixe... ::

Rêves

pour le 8 mars

À l'aube de la Journée internationale des femmes, nous avons laissé carte blanche à huit intrépides journalistes. Leur mission ? Rêver d'égalité. De la bonne résolution à l'utopie la plus folle, voici le monde revu par :

Nicole Beaulieu • Jean Dion • Monique Durand • Robert Frosi • Françoise Guénette • Laura-Julie Perreault • Mélanie Saint-Hilaire • Danielle Stanton

Illustrations : Bruce Roberts, pour la Gazette des femmes

Mon chum m'aide... Oh yeah ?

Le complexe de la reine du foyer est encore bien vivant. Mesdames, laissons donc notre conjoint prendre sa place à la maison !

par Danielle Stanton

• • • **E**lle a 32 ans, 100 diplômes minimum, un job de haute gestion, deux enfants et une tête sur les épaules. Enfin, habituellement. L'autre jour, quand j'ai entendu Sarah rassurer sa mère – ma sœur – qui s'inquiétait de ses yeux trop cernés, j'ai failli renverser mon café. « Sébastien m'aide beaucoup dans la maison. Il garde même souvent les enfants quand je dois rester au bureau le soir. » Envolée lyrique clôturée par un vibrant : « Je suis chanceuse, vraiment. »

Il m'aide. Il garde. Kessé ça ? On aurait juré entendre matante Yolande qui, chaque fois qu'elle venait visiter ma mère, ne manquait jamais de rappeler fièrement que son Jean-Paul passait la balayeuse chaque samedi. « Tu parles si je suis chanceuse ! » Tu parles, Charles !

Va pour Yolande et ses 87 ans maintenant bien sonnés. Mais est-ce possible qu'en 2006, des filles scolarisées-conscientisées-déterminées comme Sarah se considèrent encore comme les intendantes en chef du foyer et de la famille ? Ben oui. Vous doutez ? Portez attention. Autour de vous, dans les médias, partout. Même vous, oui, vous. Vous dont le *chum* prépare tous les repas sans exception, ne vous considérez-vous pas *chanceuse* ? Ah ! Ha ! Que celle qui jure ne jamais s'exprimer

ainsi se rejoue sa cassette au ralenti. Je l'affirme : nous sommes toutes atteintes du mal. Seul le degré de fièvre varie.

Vous entendez souvent des gars dire que leur blonde les aide ou qu'elle garde les enfants quand ils doivent s'absenter ou bosser le samedi ? Jamais. Ils se sentiraient ridicules. CQFD.

Sommeillerait-il en chacune de nous une « beauté désespérée » déterminée à régner toute-puissante sur son condo ou son bungalow ?

Je précise ici : les hommes ne sont (pour une fois) aucunement en cause. La présente démonstration ne porte pas sur le partage des tâches familiales mais sur notre incroyable obsession à vouloir en régler seules la circulation. Mesdames, cette fois, rien à faire : c'est nous qui sommes les *twittes* de l'histoire, nous qui agissons comme s'il était inscrit dans nos gènes que la gestion de la maisonnée nous revenait d'autorité. Journaliste, comptable ou ingénieure de la NASA, même combat ! À nous entendre, sur ce terrain, les gars, quoi qu'ils fassent, semblent condamnés à nos yeux à demeurer d'éternels numéros deux, des seconds violons à vie. Bref, avouons-le, des incompetents-nés.

En couple, l'affaire est subtile. Ici, on replie une serviette de bain « mal pliée », là, on replace la tasse à mesurer dans la

« bonne » armoire, mais bon, sans plus. Mais dès que Bébé paraît, holà ! attention : la Mère de famille immémoriale, la Femme avec un grand F se réveille en nous. Et voilà insidieusement le mâle relégué au rôle de valet de service.

Réflexe d'insécurité ? Atavisme féminin ? Crainte de perdre un territoire où, au moins, on est certaines d'avoir le pouvoir, terreur inavouée qu'il se révèle meilleur que nous auprès des petits ? Un peu de tout. Et tout ça nous empêche de faire notre « lâcher prise » sur la liste d'épicerie et l'éducation de Fiston.

Remarquez que tant qu'on agit ainsi, ça peut faire l'affaire de nos messieurs. *Ben quin*, pas fous, les gars ! Mais du coup, nous, on se tire dans le pied. On râle que notre *chum* n'est pas « responsable » et on le traite comme un simple exécutant ? Allooo... !

Sommeillerait-il en chacune de nous une « beauté désespérée » déterminée à régner toute-puissante sur son condo ou son bungalow ? Je vous laisse répondre. Je dois quitter ici. Nous recevons ce soir. Heureusement, Luc m'a donné un coup de main pour le ménage et les courses. Ouf ! Il est super. Franchement, j'en ai de la chance, non ? ::

Journaliste indépendante de renom, Danielle Stanton a remporté de nombreux prix, dont celui des Magazines du Québec pour « La charia au Canada » (Gazette des femmes, nov.-déc. 2004).



Une idée sans égale

Le Québec devrait-il confier à un homme la charge d'un éventuel ministère de l'Égalité ? Pas sûr, pas sûr, répond le chroniqueur...

| par Jean Dion

• Pendant que tout le monde était occupé à faire autre chose, un précédent mondial a été réalisé.
• L'autre jour avec la création d'un ministère de l'Égalité.

« Nous étions déjà la nation la plus têtue de l'univers en matière de langue de coton, vous savez toutes ces histoires de Canadiens-Canadiennes et de Québécois-Québécoises, de minorités visibles, de personnes éprouvant des difficultés d'apprentissage... Aussi me suis-je dit : "Pourquoi ne pas pousser le maquillage de la réalité un cran plus loin ?" a déclaré le premier ministre lors du passage d'un micro à proximité de lui. En tant qu'homme d'État expérimenté, je sais qu'en politique, il est possible de tout gommer avec des mots. Regardez-moi ça juste un peu : au fil des décennies, le ministère de la Guerre est devenu celui de la Défense, l'assurance-chômage est devenue l'assurance-emploi, l'environnement est devenu le développement durable, le bien-être social est devenu le développement des ressources humaines, un trou au bout du monde est devenu une région-ressource. Ce sont les mêmes maudites affaires, mais avec de plus belles expressions, on peut injecter de la positivité dans le-la citoyen-citoyenne et faire en sorte qu'il-elle se plaigne moins. »

Selon les termes mêmes de l'avis de constitution du ministère de l'Égalité, sa tâche consistera « à faire en sorte que tout soit le plus égal possible alors que nous souffrons cruellement d'inégalités ». La nature des inégalités en question n'est cependant pas précisée. « Pourtant, il est très clair dans mon esprit que l'inégalité touche tout ce qui n'est pas égal, n'a de son côté pas précisé le nouveau ministre de l'Égalité. Mais corriger l'inégalité sera un long processus. Attendez-vous pas à ce que tout soit égal demain matin, là. »

« Grâce au ministère de l'Égalité, tout le monde est maintenant égal, y compris les inégaux », a dit le ministre.

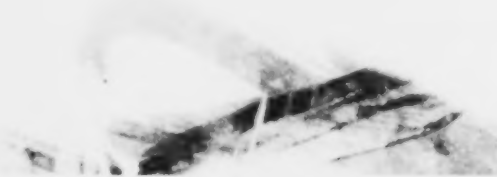
Pour donner de l'allant au ministère de l'Égalité, le premier ministre a tenu à nommer à sa tête un homme d'une cinquantaine d'années aux tempes légèrement grisonnantes ayant une certaine aisance financière et une collection enviable de vestons-cravates aux teintes sobres. « Cela nous permet d'éviter les protestations de tous les groupes qui se croient victimes d'inégalité et qui, si on créait un ministère consacré à la "désinégalisation" d'un seul de ces groupes, crieraient que ce n'est pas juste. Grâce au ministère de l'Égalité, tout le monde est maintenant égal, y compris les inégaux, a dit le ministre. Bien sûr, il s'en trouvera pour critiquer le fait que je suis bien mal placé pour connaître l'inégalité. Au contraire. Je ne suis pas arrivé si haut dans les sphères du pouvoir sans me servir de l'inégalité en chemin. Vous savez ce qu'a dit George Orwell : "Certains sont plus égaux que d'autres." Mais ils sont égaux quand même, et c'est un bon départ, je trouve. »

Selon des sources, l'accès à une réelle égalité coûtera cher, et le gouvernement n'a pas d'argent, enfin pas pour ça. « Nous devons être créatifs, a poursuivi le ministre. Ce qui signifie qu'il ne se

passera probablement pas grand-chose mais que nous aurons une excellente explication pour notre inertie. »

Et quel sera le premier geste du ministre de l'Égalité ? « Pour vous montrer à quel point je suis fait pour ce poste, ça m'est complètement égal », a-t-il conclu avant d'aller participer à un dîner à 1 000 \$ le couvert où il devait prononcer une allocution intitulée « L'égalité désigne aussi un match nul, et dans un match nul, tout le monde peut parler de victoire morale, ce qui devrait nous réjouir tous et toutes ». »

Chroniqueur vedette du quotidien Le Devoir, Jean Dion a un credo aussi inclassable que lui-même : « J'écris n'importe quoi, mais pas n'importe comment. »



Nikan ! *Sortons* de nos réserves

Les Québécoises attendent encore d'être justement représentées au Parlement. Et si nous puisions aussi du côté des Amérindiennes ?

par Nicole Beaulieu

Si la pomme de l'illumination m'est tombée sur la tête cet hiver, c'est à cause d'Isa Gros-Louis. Oui, la fille de Max. Du haut de son affiche du Parti libéral du Canada, elle me fixait de ses yeux noirs. Une fille de Wendake en politique, ah ben !

Choc, lévitation, pluie d'étoiles filantes sous la tuque. Big bang. Il y avait donc une solution à la stagnation politique des Québécoises : une leader autochtone. Quelque part, Aiglonne Futée attend le bon moment pour déployer ses ailes. Peut-être quand Jean Charest ira planter le tipi de sa retraite au fond des bois.

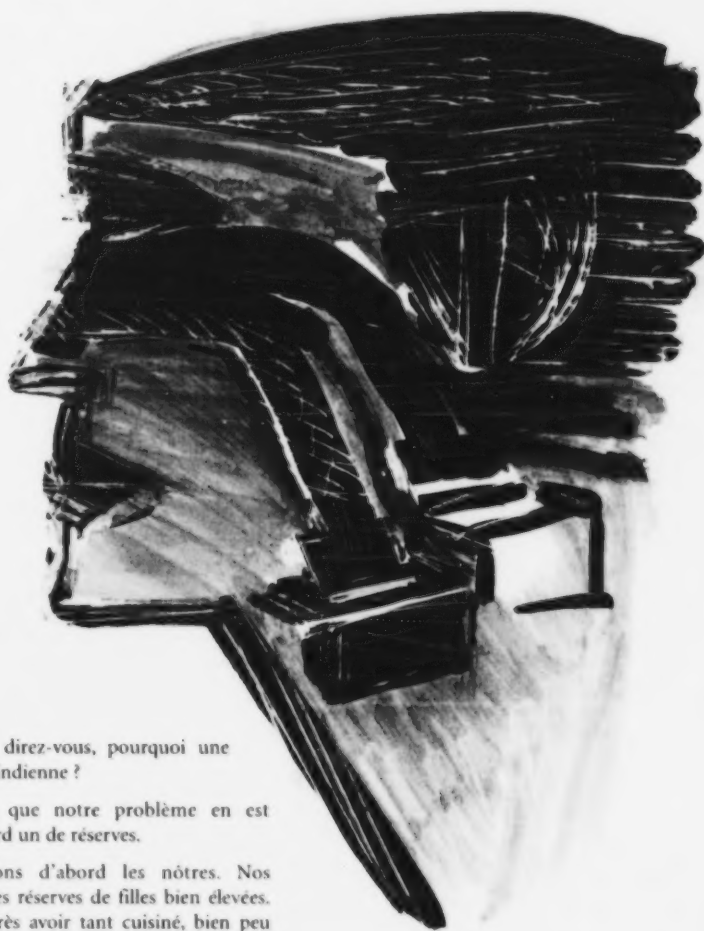
Québécoises, deboutte ! Jusqu'au Chili, pourtant réputé machiste, qui vient de se donner une première ministre en Michelle Bachelet. Jusqu'au profond Liberia qui vient d'élire Ellen Johnson-Sirleaf à la présidence. Pis nous, on se traîne les mocassins...

Mais, direz-vous, pourquoi une Amérindienne ?

Parce que notre problème en est d'abord un de réserves.

Avouons d'abord les nôtres. Nos foutues réserves de filles bien élevées. Si, après avoir tant cuisiné, bien peu d'élues ont accès à la grande table parlementaire (40 sur 125 au Québec, 64 sur 308 à Ottawa), c'est un peu beaucoup parce que des siècles de déformation ménagère nous ont enseigné à peler les carottes dans l'ombre. Carottes ensuite brandies sous le nez de collègues masculins, plus prompts que nous à croquer dedans. Derrière chaque grand homme se cache une femme, paraît-il. Trois ou quatre, oui ! Voyez le nombre riquiqui de politiciennes en vue le jour du scrutin : 380 femmes pour 1 254 hommes aux dernières élections fédérales. Modestie maudite.

De leur côté, nos hommes éprouvent de sérieuses réserves à l'endroit des gourmandes de démocratie, si expertes soient-elles dans l'art d'appréter la racine ombellifère. Des recherches indiquent en effet que les grosses légumes des organisations politiques retiennent l'assiette au beurre. D'où cette idée de leur forcer la main par une réforme du scrutin, ce dont on discute ces temps-ci à la commission de réforme de la Loi électorale*. Bref, de sortir le bâton qui va avec la carotte.



En attendant, puisons donc dans nos réserves. Fédérales, j'entends. Car il se trouve bien des talents cachés parmi les 40 000 Québécoises de première souche – mohawk, abénaquise, algonquienne, attikamek, crie, huronne, innue, malécite, micmaque, naskapie ou inuite. Celles-là, nous les imaginons rarement devisant à la table de l'Assemblée nationale. Pourtant, leurs aïeules mettaient leur grain de sel dans les débats publics bien avant les Filles du roy...

Jetons donc un œil au nord du 60^e parallèle. Le jeune Nunavut a failli devenir la première contrée au monde à se doter d'un Parlement à parité égale entre les hommes et les femmes (au référendum de mai 1997, 43 % des électeurs se sont prononcés en faveur de la proposition de la Commission d'établissement du Nunavut; mais 57 % l'ont rejetée, au grand désespoir des partisans du oui). Autre fait étonnant : de 1991 à 1995, l'autochtone Nelly Cournoyea a mené la barque des Territoires du Nord-Ouest.

Si les T.N.-O. se sont donné une première ministre, pourquoi pas le Québec ? Et si une autochtone a déjà dirigé les T.N.-O., pourquoi pas chez nous ?

Après avoir donné au Canada une gouverneure générale issue de l'immigration, le Québec arrivera peut-être plus tôt qu'on ne l'imagine à élire une chef venue des Premières Nations.

du Nunavut. Chez nous, pas une seule. Selon Manon Tremblay, directrice du Centre de recherche sur Femmes et politique à l'Université d'Ottawa, elles doivent composer « non seulement avec le racisme de la société non autochtone, mais aussi avec le sexisme d'institutions dominées par les hommes ». Raison de plus pour leur faire une place à la table, non ?

Comme le suggère une nouvelle série télévisée qui portait des autochtones remarquables, NIKAN ! (Traduction de l'algonquin : « allons de l'avant ! ») Québécoises de toutes souches, scrutons nos réserves, tant

géographiques que psychologiques. Dans les arrières-cuisines des organisations politiques, réquisitionnons la moitié des bottes de carottes, à redistribuer équitablement dans la population. Et que les amoureuses de la chose publique affûtent leurs couteaux éplucheurs. Ils pourraient servir avant longtemps.

Qui sait ? Après avoir donné au Canada une gouverneure générale issue de l'immigration, le Québec arrivera peut-être plus tôt qu'on ne l'imagine à élire une chef venue des Premières Nations. Une PM tout droit sortie de... nos réserves.

Ce jour-là, nous aurons corrigé deux grosses erreurs historiques. ::

***Depuis le 24 janvier, la Commission spéciale sur la Loi électorale parcourt le Québec, invitant les citoyens à se prononcer sur les moyens à prendre pour favoriser une représentation égalitaire des hommes et des femmes. Pour en savoir plus : www.assnat.qc.ca**

Responsable des stages en journalisme à l'Université Laval, Nicole Beaulieu a signé des chroniques d'humour dans le quotidien Le Soleil et la Gazette des femmes.



Moi, Françoise, fille de Simonne, mère de Jeanne

Les idéaux féministes se passent de mère en fille... ou ne passent pas. Pour le bien des femmes de demain, il faudra apprendre à vivre solidaires, d'une génération à l'autre.

| par Françoise Guénette

Ces jours-ci, alors que je m'apprête à défendre à la radio le beau récit de Francine Noël *La Femme de ma vie*, je plonge à rebours dans la maternité. Éblouie, je vois Andrée Lachapelle incarner sur scène la mère de l'écrivain Romain Gary dans *La Promesse de l'aube*, hommage d'un fils à la femme excessive qui l'a littéralement poussé à devenir artiste, héros de la Résistance, ambassadeur, don Juan... Fascinée, je regarde 50 femmes scander, piétiner, hurler les mots de Louise Dupré, orchestrés par la metteuse en scène Brigitte Haentjens dans *Tout comme elle* : « Mais ce n'est pas parce que ma mère ne m'aime pas que je suis obligée de l'aimer. » L'enfant mal-aimée est devenue mère d'une fille, qui devra à son tour, pour se trouver, fuir.

Surtout, je dévore le portrait dur, mais vrai comme la lame, que trace Francine Noël de sa mère, dans « une petite bataille contre l'envasement de la mort ». Jeanne Pelletier, la « femme de sa vie », était courageuse, monoparentale, non conformiste et drôle, conteuse douée pour réinventer sa vie et transmettre le goût du verbe... et plus facile à aimer de loin, à travers ambivalence, bouderies, séparations, retrouvailles, jusqu'à la mort accompagnée.

Autant l'éloge de Gary me fait sourire, autant les mots de Dupré et Noël me forcent à réfléchir sur le silence, la culpabilité, l'amour-haine, l'enjeu plus large de la filiation...

Pourquoi est-il si dur, pour plusieurs femmes de ma génération (féministes, surtout), d'êtreindre nos mères à bras-le-corps, telles quelles ? Nous n'avons pas voulu la même vie qu'elles, souvent dépendantes financièrement, contraintes dans leurs choix, peu scolarisées, victimes, etc... et nous traitons leurs réussites avec condescendance. Souvent des filles à papa, nous avons rejeté leur univers confiné au domes-

Comme Lise Payette évoque à tout venant sa grand-mère Marie-Louise, j'aimerais que la fille de ma fille, et sa fille à elle, sachent qui j'étais, en quoi je croyais.

tique. Pourtant, la cinquantaine venue, nous cultivons à notre tour les plates-bandes du privé : les enfants, la famille, les amies.

Pourquoi, devant leur corps vieilli, devant leur dépendance croissante, sommes-nous terrorisées, un peu dégoûtées, comme devant le miroir de notre déchéance future ? Elles-mêmes apeurées, elles ont besoin de nous, et cela aussi nous fait peur. En faisons-nous assez ? Par amour ou par sacrifice ? La culpabilité ne rôde jamais bien loin.

Et puis, avec l'âge, l'héritage se précise. Ces manies, cette posture, cet entêtement, et si c'était d'elle, de Simonne ? Je

lui ressemblerais donc, moi qui ai connu un parcours si différent ? Je résiste, puis accepte : après tout, cette femme est intelligente, généreuse et, comme la mère de Francine Noël, douée d'une mémoire prodigieuse qui vous rappelle régulièrement que vous avez des ancêtres, que vous êtes d'une lignée longue comme la route acadienne de l'exil, profonde comme la forêt gaspésienne défrichée dans la misère. D'elle, j'ai sans doute reçu le respect des origines, le sens de la famille, le goût du travail manuel et des bouffes pour vingt.

Serai-je ainsi la mémoire de ma fille autant que son miroir ? Parfois, ma Jeanne à moi m'interroge sur mon passé, mes amours. Je pense à mes erreurs, qu'elle répètera peut-être, quoi que je lui dise. Quelles valeurs lui transmettre et sur quel ton ? Comment lui dire la nécessité de s'affirmer, la bourrer de confiance en elle, lui épargner les pires illusions du romantisme kitsch qu'elle consomme à la télé, lui inculquer le goût du dépassement intellectuel et la solidarité avec les gens moins gâtés ? À 13 ans, fine mouche sensible et rieuse, elle se rebiffe à la moindre critique, et préfère – bien sûr – le plaisir à l'effort. Qu'apprendra-t-elle de moi et surtout de l'histoire commune des femmes ? En moi, la féministe se désole un peu.

Est-ce une utopie ? Je rêve que les mères et les filles se reconnaissent entre femmes, au-delà de leurs rôles cristallisés. Je rêve d'une fierté contagieuse, d'une dynastie à construire

sans honte, de mère en fille. Comme Lise Payette évoque à tout venant sa grand-mère Marie-Louise, j'aimerais que la fille de ma fille, et sa fille à elle, sachent qui j'étais, en quoi je croyais. Ai-je tort ? Les pères et les fils me semblent plus à l'aise avec ce devoir de transmission.

Une dynastie à construire sur la vérité, cependant, et non sur le silence méprisant de la gentillesse. Ce test absolu d'honnêteté, Louise Dupré et Francine Noël l'ont réussi. Voilà, nous montrent-elles, pourquoi la parole doit se dire entre mères et filles, mais aussi collectivement, entre femmes de 50 ans et filles de 20 ans.

Sans mémoire, sans passage des unes aux autres, nous sommes fragiles comme un peuple sans nom. ::

Ex-rédactrice en chef du défunt magazine La Vie en rose, la journaliste Françoise Guénette travaille pour la radio de Radio-Canada et anime régulièrement des tables rondes sur des enjeux publics.

Le passe-montagne

Au lieu de s'extasier sur leurs jambes de gazelle ou leur grâce féline, les journalistes sportifs feraient mieux d'insister sur le talent des athlètes féminines.

| par Robert Frosi

« Elle, est-tu sexy ? Non, mais t'as vu cette paire de... Regarde celle-là avec sa perche ! » Bienvenue sur la galerie de presse du Stade olympique d'Athènes ou du Stade de tennis Larry. Pendant ce temps, la télévision nous passe en boucle des gros plans de fesses brésiliennes pour le volley-ball de plage et 19 cadrages différents d'Anna Kournikova en train d'exécuter son service. La complicité entre l'homme des tavernes et le monstre d'images n'est plus à prouver !

Pourquoi parler de joueuse « sexy » ou de « mère de famille » pour une athlète alors que le contraire n'existe pas ? Pourquoi, sur 159 parutions, le célèbre magazine américain *Sports Illustrated* a-t-il dédié seulement 11 couvertures à des athlètes féminines ? Pourquoi les plus importants journaux canadiens ne consacrent-ils que 3 % de leur couverture sportive aux femmes ?

Le chiffre s'élève à un gros 10 % (!) chez les télédiffuseurs canadiens. Et encore, la sélection est vite faite. La sauteuse à la perche plutôt que la lanceuse de poids, la coureuse du 100 mètres plutôt que l'haltérophile. Au petit écran, l'homme est toujours décrit dans l'action et la femme récolte les qualificatifs esthétiques. « Quelle grâce, belle et féminine, son joli sourire, ses adorables jambes... »

À entendre certains, une lanceuse de poids devrait avoir la fluidité de la gazelle et la grâce d'un paon, alors que le lanceur, lui, peut rivaliser avec tous les sumos du monde sans que personne n'y trouve à redire.

Couvert à 90 % par une colonie journalistique mâle, le monde du sport est encore sous la gouverne de vieux aristocrates, persuadés que les vertus d'une athlète sont dans ses attributs physiques ou, pire, que le sport virilise les femmes ! Plusieurs se rangent toujours derrière les idées du créateur

des Jeux olympiques modernes, le baron Pierre de Coubertin. « Techniquement, les footballeuses ou les boxeuses qu'on a déjà tenté d'exhiber ça et là ne présentent aucun intérêt, ce seront toujours d'imparfaites doublures », disait-il. Ce sont ces mêmes esprits obscurs qui dictent leurs lois aux télédiffuseurs et dirigent les destinées des fédérations sportives. Comment faire progresser les mentalités quand des générations entières de jeunes avalent ces images et ces commentaires ? Il serait peut-être temps que les journalistes sportifs présentent de vraies joueuses de tennis plutôt que les atours d'Anna Kournikova, qui continue de faire les manchettes même si elle n'a presque jamais rien gagné dans sa carrière.

Certaines athlètes pourraient aussi riposter. Comme les joueuses de volley-ball qu'on oblige à porter des vêtements moulants en plus d'aller chercher leur médaille en bikini, alors que les hommes ont droit au peignoir. Les femmes ont remporté des batailles, notamment en boxe, où elles ont réussi à obtenir la tenue d'un championnat du monde au même titre que les hommes. Mais la lutte reste à finir,

puisque la boxe féminine n'est toujours pas admise comme discipline olympique.

Il faudra cependant plus que la volonté féminine pour venir à bout des tabous. Quand des golfeuses ont déclaré vouloir jouer avec les hommes, les dinosaures se sont réveillés. Le golfeur français Jean Van de Velde a déclaré que c'était une belle blague et que pour jouer avec les femmes, il s'habillerait en kilt et se raserait les jambes en guise d'équité. Tout un poète ! Pourquoi un beau coup de départ ou un superbe roulé auraient-ils un sexe ?

Faire évoluer les mentalités relève de la course à obstacles. Les sportives, en effet, se butent à de nombreux stéréotypes. Par exemple, on accepte les différences morphologiques chez les hommes, mais on exige l'uniformité chez les femmes. À entendre certains, une lanceuse de poids devrait avoir la fluidité de la gazelle et la grâce d'un paon, alors que le lanceur, lui, peut rivaliser avec tous les sumos du monde sans que personne n'y trouve à redire.

Il est clair que LA solution ne consistera pas à transformer les *Pom Pom Girls* en *Pom Pom Boys*, pas plus qu'à montrer les fesses des joueurs de football en gros plan pour justifier une quelconque équité. Plus fondamentalement, il faut s'interroger sur le genre de couverture sportive que nous voulons. Le nombre de femmes journalistes est un facteur clé pour faire bouger les choses. La présence accrue des femmes dans les lieux de décision, comme le comité des athlètes du Comité international olympique ou les administrations sportives, contribuerait aussi au changement.

Pour certaines, la bataille est plus profonde. Se réunir entre femmes pour faire du sport relève déjà de l'exploit. À Téhéran, par exemple, les 4^e Jeux islamiques, en septembre 2005, ont permis à des athlètes féminines de se confronter. On peut évidemment critiquer le caractère sectaire d'une telle rencontre, mais c'est peut-être là un point de départ pour échanger entre sportives dans un monde peu favorable à ce genre d'événements.

Les choses évoluent tout de même. La participation des femmes aux Jeux olympiques est montée en flèche dans le dernier quart de siècle. À Athènes, en 2004, 41 % des 10 866 athlètes étaient de sexe féminin. La délégation canadienne avait 134 femmes contre 132 hommes.

Il n'est donc pas utopique d'espérer que soit mis en valeur le talent des athlètes féminines plutôt que leur physique. Si je dois avoir un seul rêve, c'est que l'on bannisse tous les passe-montagnes idéologiques qui empêchent d'avoir une vision plus équitable du sport. ::

Journaliste aux sports à la radio de Radio-Canada, Robert Frosi a interviewé d'innombrables athlètes féminines en couvrant diverses compétitions, dont les Jeux olympiques.



Dans de beaux draps

Au travail, les mères sont rarement promues et les pères n'osent jamais s'absenter. Le gouvernement devrait instaurer un congé parental de même durée pour les deux.

| par Laura-Julie Perreault

Nathalie, une Montréalaise au tout début de la trentaine, cadre dans une multinationale qui fabrique des logiciels, a eu un drôle de dîner d'affaires avec son patron récemment. « Nathalie, si j'étais toi et que je voulais des enfants, je changerais de carrière », lui a lancé son supérieur, sérieux comme un pape.

Nathalie a avalé le reste de son lunch de travers. Se faire dire ça, en 2006 ! Dans une province en pleine dénatalité, où un régime de congé parental vient tout juste d'être adopté pour aider les couples à se lancer dans la grande aventure ! Merci boss...

Ce nouveau régime, entré en vigueur le 1^{er} janvier, offre aux mères un congé de maternité de 15 à 18 semaines, selon l'arrangement choisi, et aux pères un congé de paternité de 3 à 5 semaines. Les deux parents peuvent ensuite se partager le congé parental de 25 ou 32 semaines.

Beaucoup plus avantageux qu'avant, le régime rembourse jusqu'à 80 % du salaire des parents qui décident de profiter de ces nouvelles mesures. Seul hic : six fois plus de femmes que d'hommes choisissent de prendre un temps d'arrêt à l'arrivée d'un nouveau bébé. Il y a là l'embryon d'un gros, gros problème.

« Ce n'est pas surprenant que les jeunes pères ne veuillent pas du congé parental, même s'il est avantageux. Dans plusieurs milieux, dont celui des finances, un père qui s'occupe de ses enfants, ça n'a pas de sens. Celui qui part à 16 h chercher le petit à la garderie peut oublier les possibilités

d'avancement », s'indigne Chris, le compagnon de vie de Nathalie.

Le couple se retrouve donc dans de beaux draps – et pas pour fabriquer un petit. Si deux professionnels veulent un enfant, l'un d'eux devra mettre sa carrière en veilleuse. Qui, de madame ou monsieur, fera le sacrifice ? Vous avez trois chances pour répondre, les deux premières ne comptent pas.

La plupart du temps, c'est la maman qui utilise le congé parental. Pour les patrons du genre Cro-Magnon – il en reste plus qu'on le pense –, la chose est claire : embaucher une jeune femme finira par coûter plus cher qu'embaucher son *chum*. Alors pourquoi la recruter ? Ou lui accorder une promotion ? Résultat : en affaires, les femmes cadres sont toujours largement minoritaires.

Il faut changer la loi, que diable !

Déjà, en accordant aux nouveaux pères de trois à cinq semaines de congé de paternité, le Québec a rejoint les pays scandinaves, champions mondiaux de la conciliation travail-famille. C'est bien. Mais ce n'est pas assez. La loi devrait diviser le congé parental de manière égale entre les parents. Si un jeune homme s'absentait aussi longtemps que sa conjointe à la naissance du bébé, les patrons macho auraient plus de difficulté à faire rimer maternité et inefficacité. La discrimination à l'embauche et à l'avance-

ment en prendrait pour son rhume – qu'on soignerait au Tempra formule nourrissons.

Encore mieux, les jeunes parents pourraient enfin concevoir leurs droits et leurs obligations sur un pied d'égalité. Quel message envoie-t-on en accordant un congé cinq fois plus long à la mère qu'au père à la naissance du bébé ? Qu'elle a la responsabilité innée du

poupon. Qu'elle sera toujours la première responsable quand l'enfant aura des coliques ou qu'il fera de la fièvre. Que papa est gentil quand il veut « aider », mais que dans le fond, il n'est que le subalterne de maman.

Certes, une mère a besoin de temps pour se remettre physiquement de l'accouchement et pour nourrir son lien avec le nouveau venu, mais un père a aussi

besoin de plus que quelques semaines pour construire une relation solide avec ce ti-pou qui va changer sa vie.

Et la prochaine fois qu'elle déjeunerait avec son supérieur, Nathalie pourrait lui servir un bol de Pablum. Pour lui annoncer, tête haute, qu'elle et Chris attendent leur premier-né ! ::

Journaliste à La Presse, Laura-Julie Perreault a signé de nombreux reportages internationaux. Elle publiera bientôt le récit de ses voyages en ex-URSS.



Message de la ministre de la Famille, des Aînés et de la Condition féminine

En ce mois de mars où nous célébrons la Journée internationale des femmes, l'occasion est tout indiquée pour rêver ensemble à une société plus égalitaire.

Nos rêves à ce sujet sont pleinement réalisables et c'est pourquoi nous travaillons activement, depuis l'année dernière, à préparer une politique sur l'égalité entre les femmes et les hommes. Le projet de politique fera d'ailleurs l'objet d'une consultation auprès de groupes de femmes au cours des prochains mois. C'est un pas important vers la mise en œuvre de mesures en faveur de l'égalité, un dossier qui me tient particulièrement à cœur.

J'estime qu'il est d'une grande importance que les femmes et les hommes maintiennent un dialogue sensible et constant, afin que nous puissions, ensemble, construire une société ouverte, respectueuse de chacun de ses membres et pleinement engagée dans la justice sociale et dans l'égalité.

C'est donc avec fierté et enthousiasme que je salue, huit fois plutôt qu'une, toutes les femmes qui passent du rêve à la réalité en s'engageant au quotidien à l'avènement d'une société égalitaire.

La ministre,

Carole Thériault
Carole Thériault



Lune de miel

Proprios de boutiques de mode, mettez en vitrine des mannequins à la taille plus réaliste. New York le fait... et les profits grossissent !

par Mélanie Saint-Hilaire

La pleine lune déclenche bien des phénomènes occultes. Prenez celle de Jennifer Lopez, par exemple. En dévoilant sa spectaculaire rotondité, qui rompt gaiement avec la tradition de maigreur des stars à la Gwyneth Paltrow, la perle de la pop a changé la fesse du monde. Qui peut en dire autant ?

Prétendument assuré à la hauteur de 300 millions \$US, le popotin de Lopez vaut son séant d'or. Car sans lui, les mannequins des vitrines de magasin auraient encore tous l'allure de piquets de clôture. Mais voilà : en 2002, un fabricant américain lançait le « J.Lo butt form », joufflu fessier de plastique destiné à exhiber les pantalons, dans les boutiques de mode urbaine EccoRed, à New York. L'arrivée du premier mannequin assez plantureux pour remplir son jeans a causé toute une commotion. Madame Tout-le-monde en est tombée sur le pouf... bien matelassé, heureusement.

Une telle audace ne saurait payer, murmuraient les fashionistas. Craintes sans fondement. En deux ans,

EccoRed a triplé ses profits. Et la mode des silhouettes sinueuses se répand.

Adieu, maigrichonnes à la triste fesse ! « La tyrannie des mannequins sous-alimentés est terminée », clamait en 2004 Rich Rollison, ex-directeur artistique chez Lifestyle Forms and Display, qui a créé le postérieur prospère à la J.Lo. Les clientes en ont plein le dos de découvrir leurs fringues sur des manches à balai qu'on pourrait habiller d'une cravate. De New York à Los Angeles, elles adorent ces nouveaux mannequins qui leur permettent d'évaluer avec plus de réalisme comment tombe le pantalon en promotion. Même leur *chum* lorgne d'un œil réjoui ces foufounes à fossettes.

Les clientes en ont plein le dos de découvrir leurs fringues sur des manches à balai qu'on pourrait habiller d'une cravate.

Qu'on laisse donc les squelettes reposer en paix au cimetière. Les vivants, eux, devraient être bien en chair, croit Ralph Pucci. Fin 2004, le designer new-yorkais créait Goddess, déesse de taille 8 ans. Ce mannequin aux proportions exubérantes (selon les normes émaciées de l'industrie de la mode) a fait fureur dans les magasins. Ses copines du trio Shapes attirent les regards encore davantage. Placées

côte à côte, la maigre de 6 pieds 2 pouces, la ronde aux hanches épanouies et la petite exhibent avec panache les falbalas les plus affriolants.

Notez qu'elles n'ont ni culotte de cheval ni cellulite. Qu'importe, le concept de la beauté unique, résumé par l'implacable équation 36-24-36, perd du terrain. S'il existe des filles naturellement maigres, le tour de hanches mesure en moyenne de 44 à 46 pouces chez les Noires et de 42 à 44 pouces chez les Blanches. Par quel obscur raisonnement devrait-il s'arrêter à 35 pouces chez les poupées de résine qui ornent les vitrines ? Mais qu'on nous rende nos lunes de miel !

Hélas, il reste des faux culs dans le monde de la mode. En 2003, la firme Goldsmith se vantait d'avoir sculpté une mannequin voluptueuse. Sex – eh oui, c'est son petit nom – arbore en fait de miches des biscottes qui remplissent les jeans... de taille 4 ans.

Selon l'*Enquête sociale et de santé 1998* de l'Institut de la statistique du Québec, 53 % des Québécoises désirent perdre du poids. Je doute fort qu'elles s'identifient à Cony, pétard de la compagnie montréalaise WMF Mannequins, aux mensurations de rêve : 5 pieds et 8 pouces, 33-24-35. Ou à TANI/E, Afro-Américaine en fibre de verre signée Manne-King : 6 pieds, taille 4. Ou même à Judy, de Mannequinland : 5 pieds et 10 pouces tête incluse (aussi disponible en version décapitée), taille 6. Ce sont pourtant ces beautés qui portent les vêtements que nous aimons dans les magasins.

Après, quand une Vénus callipyge comme vous et moi se réfugie dans une cabine d'essayage avec un vêtement convoité, elle se contorsionne en soufflant comme une baleine échouée. « Maudit zipper, vas-tu finir par zipper ! » Expiration profonde, inspiration prudente, bouton qui saute, sanglot de désespoir : ainsi naît la haine de soi. On rêve de gaver de poutine ces échelotes haute couture qui inspirent les designers.

« Pour vendre, il faut susciter une insatisfaction... que le produit ne comblera pas, sinon la cliente ne reviendra plus. Il faut présenter un modèle inaccessible », soupire Danielle Bourque, auteure de l'essai *À 10 kilos du bonheur* (Éditions de l'Homme, 1991). Bref, on nous vend du rêve. Et tant pis s'il vire au cauchemar.

Ben j'ai des nouvelles pour ces marchands de malheur : les femmes en ont leur claque de la tyrannie de l'illusion. Et celui qui exposera enfin des mannequins qui leur ressemblent s'en trouvera grassement payé. Le succès des boutiques EccoRed en est la preuve.

Qui, au Québec, osera le premier casser le moule ? ::

Journaliste « volante », Mélanie Saint-Hilaire signe des articles dans plusieurs magazines québécois, dont L'actualité et Québec Science.

Un 8 mars de solidarité
Les femmes, toujours engagées !

FTQ

www.ftq.qc.ca

Rêve d'eau

Des milliards de femmes sur la planète bleue sont interdites de baignade. Si les chefs d'État pouvaient faire une chose pour leur bonheur, ce serait de leur permettre d'enfiler un maillot de bain.

| par Monique Durand

Esther était une nageuse experte. Elle se baignait partout où elle pouvait. Elle adorait plonger dans des eaux limpides qu'elle voyait comme son propre commencement. Elle avait fait le tour du monde des plages perdues, des rivages de rivière, des bords de lac, se demandant pourquoi les humains avaient évolué vers la terre plutôt que vers l'eau, avaient préféré marcher plutôt que nager.

Esther avait aussi exercé sa brasse la nuit, sous les astres se reflétant dans les flots. Étaient-ce des étoiles d'ailleurs, ou des petits bateaux aux lanternes vacillantes dans la brise nocturne ? Souvent, elle ne savait plus très bien dans le rideau d'eau qui coulait sur ses yeux.

Un jour qu'elle nageait dans la mer, elle entendit le fameux souffle et vit la constellation de gouttelettes, comme une vapeur, lancées au ciel par le rorqual. Suivirent la nageoire dorsale, puis le dos immense, enfin la queue impressionnante comme des hélices de paquebot. Sa journée en fut transformée. Esther considérait ces bonheurs-là comme des sommets d'existence.

Une chose la tuait littéralement : penser que tant de femmes dans le monde, empêchées par la religion ou par la tradition, n'avaient jamais connu ni ne connaîtraient cette liberté de l'eau, la joie de l'onde, originelle et transparente, plaisir nu.

Elle repensait souvent à Louisa, rencontrée un jour à Karachi au Pakistan. Louisa lui avait raconté que son Asma, 8 ans, ne pouvait aller dans la touffeur du jour, quand il faisait si chaud, mettre son petit ventre et ses épaules menues dans l'océan Indien comme ses frères. Elle avait dit « petit

ventre », « petits pieds », « petites épaules », fondante d'amour pour sa minuscule Asma qui jouait derrière nous et derrière son voile. Une larme de Louisa était tombée, libérant avec elle, avait-il semblé à Esther, des siècles de contention du corps des femmes.

Esther réentendait aussi le rêve de Florence, mairesse d'un district de Kigali au Rwanda : pouvoir nager un jour dans le lac Kivu, véritable mer intérieure à quelques dizaines de kilomètres de chez elle. Elle se voyait entrer dans ses eaux claires, après avoir relevé son boubou jusqu'à la poitrine, y rester jusqu'à plus soif. Jusqu'à ce que chaque pore de son être et de son âme soit repu de ces grandes eaux où se miraient les mille collines de son pays.

Elle se voyait
entrer dans ses
eaux claires,
après avoir
relevé son
boubou jusqu'à
la poitrine, y
rester jusqu'à
plus soif.

Et puis Esther se remémorait des images vues à la télé, des images de liesse : des centaines de jeunes hommes palestiniens se lançant dans les eaux du port de Gaza, marquant ainsi les retrouvailles avec leur terre, se la réappropriant. Bonheur fou de s'ébrouer tous ensemble dans les vagues, dans les promesses d'une existence qui allait peut-être changer. Aucune femme n'eut droit à ce rite ontologique et festif.

Esther se rappelait aussi les plages du Liban, pays cher à son cœur où elle était allée plusieurs fois. Là, il y a des plages chrétiennes et des plages musulmanes, une seule Méditerranée mais des plages marquées au fer rouge du Coran, et d'autres au fer rouge de la Bible. « Incroyable, se disait-elle, où peuvent mener les divisions humaines, les querelles séculaires, jusqu'à clôturer la mer ! » On expliqua à Esther qu'elle ne pourrait, et encore discrètement, se tremper que dans les eaux de Jésus, mais pas dans celles d'Allah.

Dans l'actualité plus récente, elle avait été frappée par l'histoire de cette Iranienne de naissance, Homa Arjomand, qui avait combattu bec et ongles le projet du gouvernement ontarien de permettre un arbitrage des litiges familiaux basé sur la charia. Après des mois d'un combat acharné qui avait fini par mobiliser les grandes villes du monde, après avoir été menacée de représailles et de mort, voilà qu'un beau dimanche après-midi Homa reçoit le coup de fil miraculeux : le gouvernement de Dalton McGuinty renonce au projet. Et que fait Homa en apprenant la nouvelle ? Elle court et saute toute vêtue dans sa piscine, devant la famille stupéfaite et hilare. Ses larmes de joie se mêlent à l'eau chlorée. Elle nage, elle rit, et elle s'ébroue dans son bonheur d'eau pour toutes les femmes de la terre qui en sont empêchées. Et pour Fatimeh.

Fatimeh est restée en Iran. Les deux amies ne se sont plus revues depuis 40 ans. Homa revoit la scène. Elle a 13 ans et implore le père de Fatimeh de laisser sa fille continuer

d'aller à l'école. Elle se souvient du non retentissant et sans appel proféré par l'homme. « Mais qui va faire la lessive et la cuisine pour ses frères ? »

Homa et Fatimeh avaient pleuré longuement dans les bras l'une de l'autre. C'est là qu'Homa avait conçu l'idée de lutter pour changer le monde. Elle en fit sa vie. Tandis que Fatimeh, elle, fut donnée à un mari dont elle eut huit enfants.

Les filles de Fatimeh fréquentent aujourd'hui l'Université de Tehéran. L'aînée s'appelle Homa.

Rêve de liberté. Rêve d'eau. ::

Journaliste et écrivaine, Monique Durand a publié *Eaux* (1999) et *La Femme du peintre* (2003) aux éditions du Serpent à Plumes.

Qu'est-ce que ces deux femmes ont en commun?

Elles ont marqué les arts par leur impulsion créatrice

Elles ont contribué de façon exceptionnelle à la culture québécoise

Elles ont remporté l'an dernier l'un des prestigieux Prix du Québec



Clémence DesRochers
prix Denise-Pelletier

Micheline Beauchemin
prix Paul-Émile-Borduas

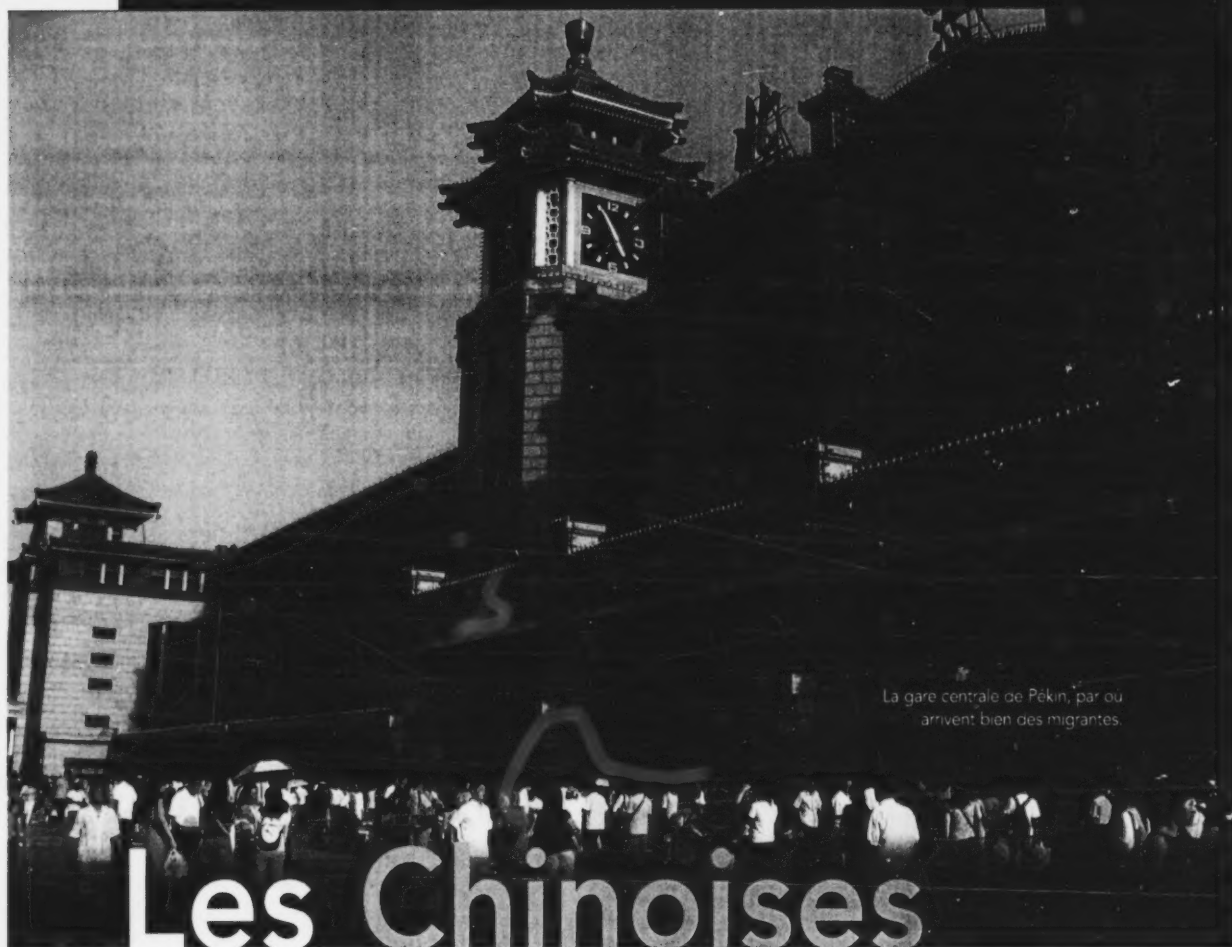
Le Secrétariat des Prix du Québec lance un appel de candidatures pour l'année 2006. Vous avez une candidature à nous proposer? Vous pouvez, à titre individuel ou au nom de votre organisation, proposer le nom d'une personne ayant mené une carrière remarquable dans le domaine de la culture.

Date limite pour le dépôt des dossiers : 7 avril

www.prixduquebec.gouv.qc.ca

(418) 380-2358, poste 7220

Québec



La gare centrale de Pékin, par où arrivent bien des migrantes.

Les Chinoises arrivent en ville

Chaque année, environ 70 millions de Chinoises quittent leur campagne pour les lumières des métropoles dans l'espoir d'une vie meilleure. Migrent-elles vers l'émancipation ?

| Texte et photos : Astrid Morchoine

À 33 ans, Jiang Min est à la tête d'un petit empire dans l'industrie des cosmétiques. Son entreprise compte 700 employés, 35 boutiques, 7 salons de beauté et 6 écoles dans l'est de la Chine. Partie de rien, cette jolie femme aux cheveux courts affiche fièrement sa peau bronzée, signe de ses origines paysannes. « Je viens de la

région de Suzhou, au sud de Shanghai, raconte cette bombe d'énergie. Avant d'arriver en ville, je n'avais jamais entendu parler de maquillage. Aujourd'hui, j'adore me faire belle et bien m'habiller. Juste pour ça, je ne retournerais plus jamais vivre en campagne ! »

Sur les conseils de ses parents, Vicky (c'est ainsi qu'elle se fait appeler en anglais) a d'abord travaillé dans une usine de vêtements près de Shanghai, après avoir complété un baccalauréat en économie. « Je m'y ennuyais tellement ! Puis, par hasard, j'ai retrouvé trois amis de l'université qui avaient ouvert un salon de beauté à Kunshan, à quelques kilomètres de chez moi. Je me suis prise de passion pour ce métier. » Moins d'un an après avoir complété son cours dans une école de beauté de Shanghai, Vicky a lancé sa propre compagnie, Golden Shine. C'était il y a trois ans. Aujourd'hui, elle possède un commerce florissant où elle s'occupe de tout : marketing, comptabilité, embauche, organisation des lancements. « Le fait de venir de la campagne a rendu les choses plus difficiles, mais cela ne représente pas une barrière infranchissable », dit-elle, pleine d'espoir pour l'avenir.

Chaque année, environ 140 millions de paysans font comme Vicky et partent pour la ville. Selon les sources, le tiers ou la moitié seraient des femmes. Amorcé dans les années 1980, le mouvement de migration connaît une recrudescence due à la croissance économique du pays, qui creuse l'écart de richesse entre les régions urbaines et rurales. La faible quantité de terres arables disponibles et leur morcellement ne permettent plus aux paysans de produire assez pour leur subsistance. À cela s'ajoute le phénomène de l'urbanisation : les terres sont achetées par des entrepreneurs en construction et beaucoup de paysans sont victimes d'expropriations illégales. « Le nombre d'hommes migrants est donc en hausse, mais le nombre de femmes augmente encore plus vite », affirme Du Jie, directrice de la section internationale de l'Institut chinois d'études sur les femmes à Pékin.

La plupart des migrantes vont rejoindre un époux ou un membre de leur famille. Mais de plus en plus, on voit de jeunes célibataires monter seules à l'assaut de la ville. « Elles partent souvent comme bonnes, restent quelques années, reviennent avec un petit pécule, se marient ou sont mariées et repartent pour faire la même chose ou travailler dans une usine de textile », rapporte Geneviève Domenach-Chich, conseillère régionale pour l'UNESCO à Pékin.

En fait, la moitié des Chinoises quittent leur village par l'entremise d'organisations privées, financées par des compagnies à la recherche de main-d'œuvre bon marché. « La plupart du temps, c'est le début de l'exploitation des femmes, soupire M^{me} Domenach-Chich. Certaines doivent même déboursier pour aller en ville. » Les abus de confiance sont si fréquents que le Bureau du travail ou la section locale de la Fédération des femmes (organisme non gouvernemental) organisent parfois des départs afin de s'assurer que les villageoises arrivent bien là où elles le désirent, et non pas directement chez des patrons véreux qui abuseront d'elles.

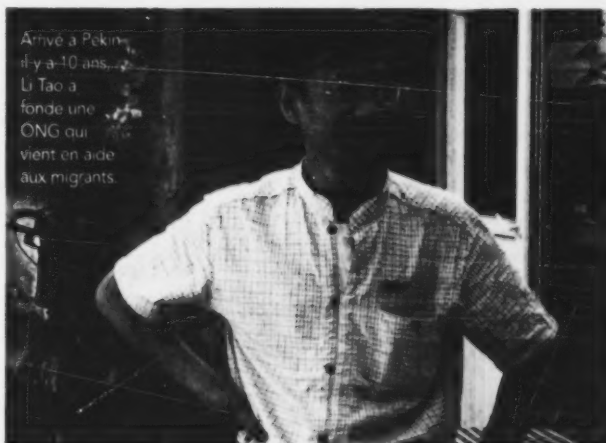
Toutes les migrantes ne connaissent donc pas le succès. La plupart se concentrent dans des secteurs demandant du personnel peu qualifié : restauration, hôtellerie, manufacture et entretien ménager. « Leurs conditions de vie sont difficiles ; celles qui n'ont pas de revenus stables n'ont parfois pas accès à l'eau potable ou à des toilettes, affirme Du Jie. Et elles travaillent de plus en plus comme servantes ou femmes de ménage chez des particuliers. »

Dans ce pays communiste en plein passage à l'économie de marché, la « femme de ménage » est une nouveauté. Les migrantes suivent des cours où on leur apprend à nettoyer une maison, à utiliser les produits appropriés, etc. « La Fédération des femmes et certains organismes non gouvernementaux offrent aussi des cours aux employeurs afin de leur apprendre à traiter les femmes correctement. De nombreux cas d'abus d'autorité et même d'agressions physiques se produisent chez les nouveaux riches chinois », explique Jacqueline Nivard, spécialiste de la question des migrantes au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine à Paris.

Celles qui arrivent en ville par leurs propres moyens trouvent généralement un emploi par l'intermédiaire du réseau social de leur village. C'est le cas de Wang Ping, une célibataire de 25 ans qui a l'air d'en avoir 15. Originnaire de la province du Hubei, au centre du pays, elle travaille depuis deux ans comme vendeuse de viande dans un marché de la capitale. « Je n'avais rien à faire en campagne. Mon frère plus âgé habitait déjà ici, alors je suis venue l'aider à la

« Je vis dans un dortoir proche de l'hôpital avec neuf autres femmes, dans une pièce de 10 mètres sur 12. Mon travail n'est pas très intéressant, mais il est stable. »

Qui Hui Min



Arrivé à Pékin il y a 10 ans, Li Tao a fondé une ONG qui vient en aide aux migrants.

boucherie. » Elle partage un appartement de deux pièces avec celui-ci, sa femme et leur enfant. À eux trois, ils gagnent 2 000 yuans (300 \$CA) par mois. « Je suis contente

Migrer en famille

Entre deux chantiers d'un nouveau quartier de Pékin, dans un marché d'alimentation en plein air, un petit garçon de 7 ans s'amuse. Sa mère, Han Gui Zheng, 33 ans, le surveille du coin de l'œil tout en servant les clients au stand des viandes. « Mon fils est là pendant l'été, mais dès le 1^{er} septembre, il retourne au village, chez les parents de mon mari, dit cette migrante originaire de la région du Shandong, au sud-est de Pékin. Nous ne pouvons pas nous occuper de lui ici. Sept jours par semaine, nous nous levons très tôt, à 4 h du matin, pour faire l'ouverture du marché à 7 h. »

Jusqu'à très récemment, les hommes partaient seuls en ville pour limiter le coût de l'installation. Aujourd'hui, un autre phénomène se dessine : la migration familiale. De plus en plus de migrants, ne pouvant se résoudre à une séparation à long terme, se déplacent en couple, voire en famille. Comme ils travaillent sans arrêt, ils n'ont que peu de temps et d'énergie à consacrer à leurs petits, qui grandissent ainsi dans la pauvreté et la solitude. Depuis novembre 2004, les enfants de migrants, qui sont près de 20 millions en Chine, peuvent s'inscrire à l'école en ville (avant, ils ne pouvaient fréquenter que des écoles de migrants non reconnues par l'État). Mais ils sont victimes de discrimination de la part des natifs de la cité.

Pour leur éviter les conditions difficiles de la vie en ville, plusieurs migrantes choisissent de laisser leurs bambins à la campagne chez les grands-parents. La famille se réunit alors une ou deux fois par an, notamment au Nouvel An chinois. Mais la garde des enfants par les grands-parents pose d'autres problèmes, comme le fait que ces derniers sont souvent mal outillés pour surveiller le travail scolaire.

C'est le choix déchirant qu'a fait Liu Qiu Yong, 36 ans, qui tient le stand des fruits au marché. « Mon mari et moi, on élevait des poulets dans un village de la province du Hunan, à 10 heures de train de Pékin. Ça marchait bien jusqu'à l'épidémie de SRAS. Alors on a tout perdu. » Après avoir épuisé ses économies pour essayer en vain de sauver sa ferme, le couple a décidé de tenter sa chance dans une grande ville. En n'emmenant que l'ainé, âgé de 16 ans. « Le plus difficile, c'est d'avoir dû laisser mes trois plus jeunes au village, confie-t-elle, les larmes aux yeux. Mes enfants me manquent tellement ! Et on ne fait pas beaucoup d'argent ici. Les fruits, ça donne de petites marges de profit. »

Quant à Han Gui Zheng, elle n'a pas pu supporter de vivre longtemps loin de son mari. Trois ans après son départ pour la ville, elle est allée le rejoindre. Les deux vivent dans une pièce de 10 mètres carrés au sous-sol et voient leur fils une fois par an. « Les conditions de vie ne sont pas très bonnes, mais on empoche environ 2 000 yuans (300 \$CA) par mois. En campagne, on gagnait 700 yuans (100 \$CA)... »

de ma situation, je me suis fait beaucoup d'amis ici », dit la jeune fille, qui rêve pourtant de retourner un jour dans son village natal.

Synonyme de progrès et d'ascension sociale, le séjour en ville comporte de multiples dangers. C'est pourquoi Li Tao, arrivé à Pékin il y a 10 ans, a fondé une ONG pour venir en aide aux migrants. Même si les hommes ne sont pas refusés, on y accueille surtout des femmes. Et elles en ont bien besoin ! « De nombreux patrons préfèrent employer des femmes dans les usines parce qu'elles sont moins agressives et moins revendicatrices que les hommes », explique-t-il. Une femme accidentée dans le cadre de son travail ne reçoit aucune compensation. Même si des avocats bénévoles l'aident à faire valoir ses droits, dans

« À la télé, on nous montre des gens qui réussissent, qui vivent bien et qui gagnent de l'argent. Sur place, on découvre que ce n'est pas vrai. »

Lila, 19 ans

le meilleur des cas, elle se voit verser une somme d'argent pour retirer sa plainte; le plus souvent, elle se fait intimider ou menacer et le procès avorte. Et on ne parle pas de celles qui se font battre par leur supérieur... « Il faudrait réformer

le système de sécurité sociale pour que les migrants soient couverts comme les gens de la ville et mieux superviser leurs lieux de travail. »

Nous voici dans les ruelles labyrinthiques du quartier Hutong (le mot chinois pour « ruelles »), au centre de Pékin. Quatre pièces cernent une cour carrée. C'est ici que niche le Club des femmes migrantes. Autour d'une table de ping-pong, une quinzaine de jeunes Chinoises (et quelques Chinois) répètent en chœur une chanson sur les migrants, écrite par l'un d'eux. « C'est l'un des divertissements que nous offrons, explique Li Tao. Souvent, ces travailleuses



Les petits des migrants grandissent souvent dans la pauvreté et la solitude.

n'ont aucune famille ni amis en ville. Ici, elles peuvent rencontrer d'autres personnes dans la même situation. » L'organisme offre des activités sportives ou musicales, des ateliers sur la santé ainsi que des cours d'anglais et d'informatique pour que les femmes puissent décrocher un meilleur emploi. « Après un certain temps, elles deviennent plus fortes. Elles acquièrent des connaissances, notamment sur la sexualité. Elles apprennent à se protéger, à dire non à leurs patrons. »

L'ONG, qui ne reçoit aucun soutien gouvernemental et survit grâce à la générosité de donateurs locaux, fonctionne en grande partie grâce au bénévolat. Les professeurs d'anglais et de soccer enseignent d'ailleurs gratuitement. « Les migrants eux-mêmes constituent la force la plus importante de notre organisation. Tous ceux et celles qui travaillent ici ont mis la main à la pâte pour venir en aide aux migrantes, même au moment où le SRAS frappait. On n'a jamais fermé notre porte », souligne fièrement le fondateur.

Qu Ping, 23 ans, a connu l'association il y a un an, lors d'une conférence de Li Tao. Elle s'est d'abord engagée comme bénévole. Aujourd'hui, elle reçoit de modestes gages pour organiser des activités d'accueil et de réseautage. « Moi aussi, j'ai quitté mon village pour travailler dans une usine à Pékin. Aujourd'hui, j'étudie en intervention sociale et je travaille ici. Beaucoup de mes amies sont des migrantes confrontées aux mêmes problèmes que moi. »

Qui Hui Min est l'exemple type de la migrante fraîchement débarquée. Arrivée à Pékin il y a quatre mois, cette jolie fille de 20 ans au sourire timide vient du village de Heze, dans la province du Shandong. « Je n'étais pas assez bonne pour aller au collège et il n'y a rien à faire à la campagne. J'ai préféré venir chercher du travail en ville. » Sa tante l'a aidée à trouver un emploi comme préposée aux communications dans un hôpital. « Je vis dans un dortoir proche de l'hôpital avec neuf autres femmes, dans une pièce de 10 mètres sur 12. Mon travail n'est pas très intéressant, mais il est stable. » Alors elle reste, malgré son maigre salaire de 600 yuans par mois (90 \$CA). Et malgré que son employeur refuse de lui fournir une assurance maladie, ce qui constitue une infraction à la loi chinoise, comme elle l'a appris avec étonnement dans un atelier du Club des femmes migrantes.

Chaque vendredi soir et chaque dimanche, Qui Hui Min fait une heure de vélo pour se rendre à l'association. « Je me sens comme à la maison. Ça fait du bien de voir des gens, de se faire des amis ! » Malgré la solitude, elle est heureuse de vivre à Pékin. « Je m'ennuie de ma famille, mais j'aime ma vie ici. Dans mes temps libres, j'apprends des choses, je lis, je regarde la télévision. Au village, je n'avais pas à me préoccuper de ma survie matérielle : mes parents me nourrissaient. Ici, je dois tout faire moi-même. Par contre, la vie est plus colorée. » Elle ne raconte pas tout ce qu'elle fait à papa et maman, comme se promener seule en vélo la nuit : elle ne veut pas les inquiéter...

Selon Jacqueline Nivard, la migration constitue une stratégie pour prendre une distance physique, mais aussi morale par rapport à la famille. Quelquefois, elle permet d'échapper à un mariage arrangé ou de trouver un meilleur parti. La vie à la campagne semble parfois désespérante pour ses

DROITS, JUSTICE & DÉMOCRATIE

AU CŒUR DE L'ACTION
ET DES LUTTES FÉMINISTES

UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC - 4-10 JUIN 2006

Pour sa quatrième édition
**L'UNIVERSITÉ
FÉMINISTE D'ÉTÉ**

convie toutes les personnes
intéressées à une semaine
intensive d'échanges et de
débat en compagnie d'une
brochette de conférencières et
conférenciers dynamiques,
œuvrant dans divers milieux et
différentes disciplines.

Aucun prérequis

Reconnaissance officielle sous forme
d'unités de formation continue ou de
crédits de 1^{er} ou 2^e cycle

Tarif réduit pour étudiantes, étudiants
et membres de groupes de femmes

TARIFS, FORMULAIRE ET MODALITÉS
[www.fss.ulaval.ca/
universitefeministedete](http://www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete)

RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES
Université féministe d'été
Pavillon Charles De Koninck
Bureau 1475C • Université Laval
Québec (Québec) • G1K 7P4
(418) 656-2131 poste 12700
universite-feministe-ete@fss.ulaval.ca



habitantes. En Chine, 90 % des suicides se produisent en milieu rural, et le phénomène touche trois femmes pour deux hommes. Pour plusieurs paysannes, la migration apparaît comme une solution pour échapper à une vie de misère et acquérir un peu de pouvoir sur leur destinée. « Beaucoup de jeunes filles veulent découvrir le monde », témoigne M^{me} Nivard. Les métropoles les attirent avec leurs magasins et leurs divertissements.

Mais les femmes ont rarement le temps et les sous pour s'amuser. Elles ne gardent généralement qu'une part minime de leur salaire, dont elles reversent entre 70 et 90 % à leur famille. D'ailleurs, les leaders chinois considèrent l'immigration comme une solution au problème de pauvreté dans les campagnes. L'argent envoyé est réinvesti dans l'agriculture, mais surtout dans l'éducation et les soins de santé, les deux principaux postes de dépenses des familles chinoises.

Illégales sans hukou

En 1991, l'Assemblée nationale populaire a adopté une loi afin d'éradiquer la prostitution. En vain, le phénomène a augmenté avec la migration. « Les salaires dans les usines sont bas. Certaines voient dans le commerce sexuel un moyen pour gagner rapidement de l'argent et retourner au village avec un pécule », explique Jacqueline Nivard, du Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine à Paris. « Dans ma rue, il y a 15 salons de coiffure en ligne, fait remarquer Paul French, analyste économique britannique installé à Shanghai. Plus de la moitié sont en fait des lieux de prostitution. Et presque toutes les femmes qui y travaillent sont des migrantes. »

C'est souvent leur statut d'illégales qui pousse les femmes dans cette clandestinité. Pour endiguer le mouvement d'urbanisation, les autorités ont créé le hukou, permis de résidence obligatoire pour passer d'une province à l'autre. Les migrants qui passent illégalement doivent alors travailler sans papiers et sans la moindre protection sociale. Clandestins dans leur propre pays, ils s'épuisent pour des salaires de misère et se font exploiter sans fin.

Le problème commence à être reconnu. Le premier ministre Wen Jiabao a intégré les migrants à la catégorie des groupes vulnérables, au même titre que les pauvres, les handicapés, les personnes âgées sans retraite et les licenciés des entreprises d'État. De plus, lors de la réunion annuelle du comité central du Parti communiste, en octobre 2005, le président Hu Jintao s'est élevé contre le non-paiement des salaires des migrants et contre l'expropriation de paysans par des promoteurs immobiliers. Ces injustices entraînent leur lot de violences. Déjà, quelques patrons ont été assassinés par des travailleurs furieux de ne pas avoir été payés depuis des mois. Le gouvernement craint également que les paysans ne forment des bidonvilles autour des grandes villes, nids de rébellions futures.

A 33 ans, Jiang Min (Vicky) est à la tête d'un petit empire dans l'industrie des cosmétiques.



Chaque mois, Zhao Shuxiu – Sue pour les étrangers – envoie de l'argent à ses parents, fermiers dans la province du Shandong. Elle travaille dans un quartier étudiant de Pékin, au nord-est de la ville. Timide, la jeune fille de 25 ans fait tout de même des efforts pour s'exprimer en anglais. Si elle a déménagé à Pékin, il y a cinq ans, c'était pour apprendre cette langue à l'université. « Au début, je m'ennuyais beaucoup, mais maintenant, je suis habituée. J'ai donné le meilleur de moi-même et j'ai réussi », lance-t-elle, visiblement fière. Aujourd'hui, elle travaille dans une maison d'édition pour un salaire mensuel de 2 500 yuans (375 SCA). Elle vit dans une pièce avec cinq autres camarades. « Je suis célibataire, alors c'est plus facile. »

Celles qui étudient ont plus de chances de s'en sortir, bien sûr. Mais ce n'est pas donné à toutes. En Chine, la loi prévoit neuf années de scolarité gratuite et obligatoire, mais les frais d'université s'élèvent entre 5 000 et 20 000 yuans par semestre. Or, les migrants à Pékin gagnent en moyenne de 500 à 1 000 par mois... Certains parents, toutefois, se saignent à blanc pour offrir une solide éducation à leur fille, dans l'espoir de la prémunir contre la misère.

Pour Sue, cependant, l'indépendance financière n'est pas un but en soi. « J'aimerais retourner à la campagne, enseigner l'anglais, faire de la traduction, me marier et avoir des enfants. Je suis une femme traditionnelle. Je considère que les époux doivent être dévoués l'un à l'autre, mais que l'homme doit être le support financier principal de la famille. »

Pour beaucoup de migrantes, le salaire est un critère essentiel dans le choix d'un conjoint et elles le reconnaissent sans ambages. Elles en ont besoin pour atteindre un minimum de confort matériel. La ville, en effet, ne tient pas toujours ses promesses. « À la télé, on nous montre des gens qui réussissent, qui vivent bien et qui gagnent de l'argent. Sur place, on découvre que ce n'est pas vrai. Il n'y a pas d'aide pour les migrants. » Lila, 19 ans, est venue dans la capitale avec quelques camarades de classe pour trouver du travail. D'abord engagée comme secrétaire, puis employée dans une boutique d'informatique, elle a fini par trouver un emploi

plus payant chez Cisco, où elle gagne 800 yuans (120 \$CA) par mois, plus 15 % de commission. « Je rêve d'avoir ma propre compagnie, mais je n'ai pas assez d'argent pour démarrer. J'attends de trouver un mari qui pourra investir avec moi », ajoute-t-elle.

Illusions de jeunesse ? Dans une Chine encore très traditionnelle, les hommes ont plutôt tendance à fuir les femmes indépendantes financièrement. La recherche terrain que mène actuellement Geneviève Domenach-Chich pour l'UNESCO (qui adressera au gouvernement des recommandations pour mieux protéger les migrantes) laisse tout de même entrevoir des changements dans les rapports de couple. Les femmes des campagnes qui ont eu l'occasion de gagner leur propre salaire en ville tendent à réévaluer leur rôle dans la famille. Elles semblent plus confiantes pour négocier avec leur mari, sont mieux informées sur la reproduction et sur le sida, exigent plus souvent le port du condom. Elles ont tendance à se marier plus tard... et à divorcer quand rien ne va plus.

Pour les femmes qui ont migré en ville avec leur mari et vécu une relation de couple plus égalitaire, loin de l'interférence de la famille, le retour est parfois brutal. « Les paysannes sont issues d'une société patriarcale où les hommes gèrent l'argent et prennent les décisions », explique Jacqueline Nivard. De retour au village, les maris reprennent leurs vieilles habitudes alors que les femmes ont désormais de nouvelles exigences, notamment sur le partage des tâches.

Avec la pauvreté qui s'accroît dans les zones rurales, les femmes continueront de migrer vers les villes dans l'espoir

d'une vie meilleure. Selon les prévisions, la proportion des populations urbaine et rurale (respectivement de 30 % et 70 %) devrait s'inverser d'ici 2050. S'échapper de son village, même pour une courte période, constitue déjà un rite de passage pour les jeunes filles de certaines régions. Loin de leurs proches, elles peuvent mener leur vie elles-mêmes et acquérir une certaine liberté sexuelle. De plus en plus nombreuses à quitter le giron familial, elles diffèrent aussi leur retour. Quand elles reviennent.

Parlez-en à Zheng, arrivée à Pékin il y a trois ans. À 32 ans, elle fait partie des Chinoises, encore rares, qui ont divorcé. « Ma famille travaillait dans les champs. Mon mari aussi. Je suis partie de la campagne après mon divorce pour gagner de l'argent », avoue-t-elle. C'est raté : sans emploi fixe, elle trime comme serveuse dans différents restaurants pour 900 yuans par mois (135 \$CA). Pourtant, elle ne retournerait dans son village pour rien au monde. « À la campagne, je vivais chez mes parents, mais je me sentais isolée. Tous les jours étaient pareils. À Pékin, je me sens dans la vraie vie. »

Zheng

Quant à Vicky, elle continue de mener son entreprise d'une main de fer tout en terminant un M.B.A. à l'Université Fudan à Shanghai. La ville, désormais, c'est son monde. « Je rêve de devenir la prochaine Zhin Ming Ming, la femme la plus connue dans le monde de la beauté en Chine ! »

Ce reportage a été rendu possible grâce à l'obtention d'une Bourse Nord-Sud attribuée par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) et financée par l'Agence canadienne de développement international (ACDI).

Certaines pauses font du bien; d'autres sont indispensables!

Au Québec, près des trois quarts des aidants naturels sont des femmes. Grâce à vos dons, Secours aux aînés, une œuvre du Cardinal Léger, procure un répit essentiel à celles qui ne peuvent se l'offrir.



SVP, donnez!



LES ŒUVRES DU
CARDINAL LÉGER

1-877-PAUVRETE
(1-877-288-7383)
www.leger.org

Anna, résistante polonaise

Anna Kielman-Kokinski rêvait de devenir actrice. Le rôle de sa vie, elle le tiendra sous l'occupation allemande.

Se battre pour un idéal, défendre sa patrie au péril de sa vie, défier la mort : voilà, dans l'imaginaire collectif, des valeurs essentiellement viriles. Pourtant, de tout temps, des femmes ont posé des actes de courage au nom de la liberté. La Polonaise Anna Kielman-Kokinski était l'une de celles-là.

J'ai connu M^{me} Kokinski à Québec, où elle avait émigré au début des années 1950. Une grande femme (elle mesurait 6 pieds), avec un visage anguleux et un regard sombre, elle avait un accent à couper au couteau et un intérêt pour tout ce qui concernait les arts. Comme elle était très cultivée, ça donnait des conversations passionnantes, parfois autour d'un gâteau au pavot ou de marinades aux champignons sauvages. Pour moi, Anna Kokinski symbolisait le comble de l'exotisme. Parmi les mères de mes amis, elle était la seule qui se serait privée de nourriture pour pouvoir se procurer une place au théâtre.

Née Anna Kielman vers 1915 (par coquetterie, elle s'était rajeunie de quelques années), à une époque où la Pologne n'existait pas encore comme État indépendant, M^{me} Kokinski rêvait de devenir actrice. Comme son père s'y opposait, elle s'était résignée à se rendre à Varsovie pour travailler chez un de ses parents qui possédait un magasin de chaussures au 3, rue Chmielna. Elle était en train de servir un client lorsque les premiers *stukas* allemands ont surgi au-dessus de sa tête.

L'invasion de la Pologne par les troupes d'Hitler ce 1^{er} septembre 1939 marque le début de la Seconde Guerre mon-

diale. Anna a une vingtaine d'années. Son cousin, le propriétaire du magasin, est resté bloqué en Suisse. Pendant un mois, soit jusqu'à la capitulation de Varsovie, elle reste seule dans cette boutique, dormant tout habillée, se nourrissant comme elle peut. « Les bombardements se succédaient, de plus en plus longs et de plus en plus destructeurs. Chaque attaque laissait les maisons éventrées et les incendies se propageaient... Il m'est alors venu à l'esprit que le jour du dernier jugement était arrivé », écrit-elle dans ses mémoires rédigés à l'intention de ses proches quelques mois avant sa disparition à Québec, en mars 1990.

À la mort de sa mère, son plus jeune fils m'a remis une copie de ses souvenirs. Quelque temps plus tard, de passage à Varsovie, je me suis rendue au 3, rue Chmielna, où se trouvait toujours, à mon grand étonnement, un magasin de chaussures. C'était dimanche et les commerces étaient fermés. J'ai contemplé la rue et ses devantures impeccables. Comment Anna avait-elle trouvé le cran pour faire face à la violence, à l'incohérence, à la tuerie ? Derrière son comptoir, elle devait se sentir totalement désemparée.

« Désemparée ? Pas du tout, corrige sa fille Anne-Marie Kokinski, fonctionnaire à Ottawa. Dans son magasin, elle est heureuse, elle est le *boss*. Pour la première fois dans sa vie, elle a du pouvoir. Imagine cette jeune fille, élevée dans la vieille tradition européenne, qui tout à coup découvre son indépendance. Bien sûr, elle a peur, surtout au début alors que les Allemands font pleuvoir leurs bombes. Mais elle réalise que malgré la situation précaire, elle tient enfin son destin en main. La guerre lui a permis de se réaliser. Pour

Un jour, une balle l'atteint à la jambe alors qu'elle tente d'échapper à une milice. Elle réussit tout de même à fuir, mais doit subir une opération sans anesthésie sur une table de cuisine.

moi, c'est ma mère féministe que je vois dans ces événements. »

Quand les canons se taisent le 29 septembre 1939, Varsovie n'est plus qu'un tas de ruines fumantes. Le Grand Théâtre, la gare, l'Opéra : « la grande culture allemande avait complètement anéanti la nôtre », écrit Anna dans ses mémoires. Dans la Pologne occupée, elle rejoint la Résistance sous le nom de guerre de Pivonia. « Il y a eu trois courants de résistance en Pologne, explique Anne-Marie. La Résistance communiste, la Résistance juive et la Résistance nationaliste. Ma mère appartenait à cette dernière. »

Derrière son comptoir où elle a dissimulé un poste de radio, elle doit répondre aux soldats allemands qui viennent se procurer des bottes de cavalerie, une spécialité de la maison. Elle apprend même l'allemand pour être plus efficace. Mais le soir venu, elle suit l'avancée des Alliés sur la BBC. À mesure que le temps passe, elle se sent investie d'une mission. Ainsi elle s' imagine être un « chevalier au poste qui subit la guerre ».

Un jour, une balle l'atteint à la jambe alors qu'elle tente d'échapper à une milice. Elle réussit tout de même à fuir, mais doit subir une opération sans anesthésie sur une table de cuisine. Cet accident ne l'empêchera toutefois pas de poursuivre ses activités clandestines. « Elle livrait des messages, participait à des actions de sabotage... Elle n'a jamais vraiment précisé », dit sa fille. Dans les derniers mois de l'Occupation, Anna est arrêtée et envoyée dans un camp de prisonniers de guerre, en Allemagne. Ironiquement, c'est au stalag qu'elle a pu enfin réaliser son rêve de monter sur les planches, puisqu'on organisait des spectacles de théâtre dans les camps. Après la guerre, elle gagnera la France où, dans un camp de réfugiés, elle rencontrera Jerzy Kokinski, un officier de l'armée polonaise.

La Pologne vient alors de tomber entre les mains des communistes. Des rumeurs circulent : on exécuterait les résistants nationalistes. Pour Anna et Jerzy, le retour au pays natal est impensable. Après quelques années dans la région de Nice, le couple s'embarque pour le Canada avec ses deux

premiers enfants (il en aura quatre en tout). Arrivés à Halifax le 11 décembre 1951, ils prennent le train pour Montréal. En chemin, une tempête de neige les immobilise à Québec. Avec les petits, Anna s'enregistre à l'Hôtel de l'immigration, qui se trouve alors dans le bassin Louise, pendant que Jerzy va faire une promenade. Au retour, il annonce qu'il a trouvé une place comme bûcheron dans la forêt. Il part sur-le-champ. Anna s'installe donc à Québec avec sa famille. Elle y restera jusqu'à son heure dernière.

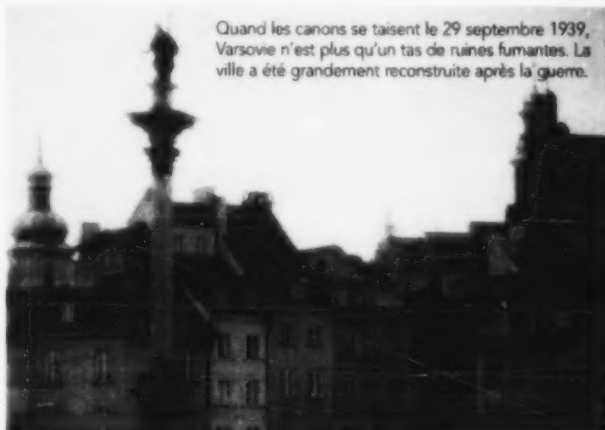
Les gens ordinaires qui sont confrontés à des événements extraordinaires restent avant tout... des gens ordinaires. Leurs exploits n'ayant pas été officialisés par l'Histoire, leurs récits nous parviennent en tableaux fragmentés, parfois

contradictaires. C'est ainsi qu'il faut envisager le parcours de ces inconnus. Héroïque, sans doute, mais incertain, imprécis comme la vie même.

Davantage que les souvenirs, la liberté est toujours restée pour Anna quelque chose de très concret; une valeur d'autant plus précieuse que, comme femme et Polonaise, elle ne lui a jamais semblé totalement ac-

quise. Aussi, lorsque les réfugiés polonais commencent à affluer au Canada, au tournant des années 1980, elle décide de s'en mêler. En Pologne, à cette époque, un syndicat libre dirigé par Lech Walesa défie le pouvoir communiste. Poursuivis, les militants de Solidarité tentent par tous les moyens d'émigrer. Parmi eux, on compte plusieurs marins qui fuient leur bateau en arrivant à Québec – Solidarnosc est né sur les chantiers navals de la Baltique. Anna se met au service des réfugiés et se bat pour leurs droits, ce qui lui vaudra une médaille du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration du gouvernement canadien.

Inspirée par les grands personnages tragiques qu'elle avait admirés au théâtre durant sa jeunesse, Anna Kielman-Kokinski s'est servie de l'Histoire comme d'une scène pour exprimer sa soif de justice et son amour de la liberté. Son mérite aura été de saisir dans l'instant la possibilité de devenir qui elle était. Sans demander la permission à personne. ::



Quand les canons se taisent le 29 septembre 1939, Varsovie n'est plus qu'un tas de ruines fumantes. La ville a été grandement reconstruite après la guerre.

FICTIONS

L'écrit de la liberté

« L'écriture n'est pour moi ni un exutoire ni une catharsis », affirme Marie Gagnon. Toute une épopée que celle de cette écrivaine devenue héroïne à l'université et incarcérée au total pendant une décennie entre 1990 et 2002. Ses cinq livres publiés depuis 1997 témoignent du Montréal de la marge : un monde dépeint crûment mais qui recouvre toute son humanité dans *Emma des rues*. Emma, personnage phare d'une trilogie, est apparue dans *Des étoiles jumelles*, où les centres de thérapie pour toxicomanes étaient mis à mal, et poursuit maintenant son errance. C'est dans son prochain roman que M^{me} Gagnon entend véritablement traiter du milieu carcéral. « Parce que tellement de stupidités se disent sur la prison ! Or, il y a là une souffrance inatteignable, car les femmes qui la vivent n'en parlent pas. Cette souffrance, j'aimerais la saisir et la

coucher sur papier. » Prison pour prison, l'écrivaine a de loin préféré le pénitencier « traditionnel » de Tanguay, où « nous sommes obligées de nous débrouiller », à celui de Joliette, « avec condos où on nous infantilise à coups de thérapies et de programmes divers ». Elle qui a une vue d'ensemble pour s'être engagée comme présidente du comité de détenues constate, pour la prison, des différences de genre équivalentes à celles observables dans la société en général. « Les femmes visitent les détenus, mais personne ne vient voir les femmes, contrairement aux

hommes, et elles éprouvent une solitude terrible. » Sa trilogie terminée, Marie Gagnon estime que la boucle sera bouclée. « J'ai grandi entourée de livres, j'ai toujours voulu écrire et j'ai étudié en littérature. J'ai des tas de projets de romans et je ne regrette pas une minute de ma vie, malgré la prison, malgré la drogue. Je déplore seulement que la société soit si radine à certains égards. Nous avons payé en allant en prison, mais on nous traite comme si nous devons payer toute la vie. » |

Marie Gagnon, *Emma des rues*, VLB éditeur, 2005, 168 p.

Un brillant exercice de style

Les *Mineures* de la cinquième fiction de Marie-Pascale Huglo, professeure de littérature à l'Université de Montréal, sont trois.

Trois jeunes filles de 16, 17 ans que leur professeur de latin surnomme « les trois Grâces », d'après un tableau célèbre plusieurs fois repris, et qu'accaparent des fouilles archéologiques dans un château du 18^e siècle, une activité décrétée par le prof d'histoire. « À l'instar des fouilles, de l'archéologie, *Mineures* est fondamentalement une quête », dit son auteur. Quête dont l'objet demeurera cependant imprécis. « Je voulais plutôt exprimer l'état d'entre-

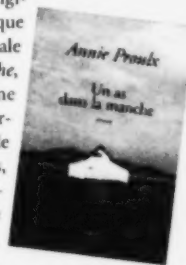
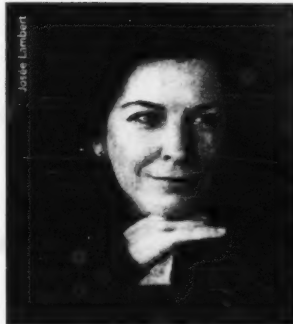
deux, de non-aboutissement propre à l'adolescence », poursuit M^{me} Huglo. Tout en constituant un questionnement sur l'adolescence, son récit obéit à une méticuleuse construction formelle, avec ses chassés-croisés entre le 18^e siècle et l'époque contemporaine, ses variations sur le motif de la quête, son trio qui se présente comme une représentation des Grâces en mode mineur. « Peut-être qu'étant aussi professeure, j'écris de façon moins "innocente". Mais je m'élève contre l'idée reçue voulant que le travail formel enlèverait toute émotion. Chercher des formes pour une fiction : voilà ce qui m'intéresse dans l'écriture. La quête qu'exige l'écriture m'apparaît assez extraordinaire. » |

Marie-Pascale Huglo, *Mineures*, L'instant même, 2005, 124 p.

La loi du cochon

Prix littéraires et adaptations cinématographiques aidant – dont celle de la nouvelle *Brokeback Mountain*, devenue un film magistral par la grâce d'Ang Lee –, Annie Proulx, originaire des États-Unis comme son nom ne l'indique pas, a acquis une solide réputation internationale que ne risque pas de ternir *Un as dans la manche*, son dernier roman traduit. Roman ? L'écrivaine nous propose plutôt une fresque, celle de la partie septentrionale du Texas baptisée *Panhandle*, le « Manche de casserole ». Bob Dollar (!), 24 ans, est dépêché dans cette région polluée et semi-désertique par la Mondiale de la Couenne, une multinationale de mégaporcheries industrielles, avec la mission de racheter à vil prix les terrains et cheptels des fermiers. La cohabitation de l'être humain et de la porcherie est à l'évidence un thème universel... En prime, Annie Proulx effectue une plongée dans l'Amérique profonde, où l'on peut par exemple assister à un « Festival du Barbelé » en compagnie d'une galerie de personnages plus ou moins civilisés – mais quel type de « civilisation » la Mondiale de la Couenne peut-elle revendiquer ? – qui s'adonnent sans remords à l'alcoolisme et à l'inceste. En quelques mots comme en cent, l'ensemble se révèle cruel, drôle, acerbé, inventif et touchant. Un vrai joyau, construit sur la trame classique de l'affrontement entre deux mondes. |

Annie Proulx, *Un as dans la manche*, Grasset, 2005, 458 p.



À signaler



:: *L'homme à l'autographe*, de Zadie Smith. À 30 ans à peine, Zadie Smith est considérée comme l'une des voix les plus prometteuses de la littérature britannique. À raison. Après *Sourires de loup* (Gallimard, 2001), son deuxième roman met en scène un personnage nommé Alex-Li Tandem (mère juive, père chinois !) qui exerce le lucratif métier de chercheur et de revendeur d'autographes de stars du passé.

L'anecdote est prétexte à une exploration des identités et à un questionnement sur le rôle, toujours vivace, de la mystique (ici : kabbale et tao). Roboratif et original.

(Gallimard, 2005, 416 p.)



:: *La formule préférée du professeur*, de Yoko Ogawa. On la connaît davantage depuis l'adaptation cinématographique de *L'annuaire*, par la Française Diane Bertrand. Elle est pourtant l'auteure d'une quinzaine de livres. Dans celui-ci, on rencontre un ancien mathématicien dont la mémoire immédiate est réduite à 80 minutes depuis un grave accident. Chez lui défilent les aides-ménagères, dont il oublie l'existence jour après jour, jusqu'à l'arrivée de la narratrice. Elle, son fils de 10 ans et le professeur sexagénaire en viendront à nouer une relation singulière... basée sur les mathématiques ! Tout simplement ludique et jouissif. Et lauréat, en 2004, du Prix de la Société des mathématiques du Japon !

(Actes Sud/Leméac, 2005, 256 p.)

ESSAIS

Riche et en santé, pauvre et malade



« Santé passe richesse », dit l'adage populaire. Mais les chercheurs s'attardent maintenant à la relation entre le statut socioéconomique et l'état de santé. « À quoi faut-il attribuer les inégalités en matière de santé constatées dans les pays riches dotés de systèmes universels de soins ? » s'est demandée Ginette Paquet, chercheuse à l'Institut national de santé publique du Québec et auteure de *Partir du bas de l'échelle*.

Des études québécoises et étrangères démontrent ainsi que dans certains quartiers défavorisés, l'espérance de vie affiche jusqu'à 10 ans d'écart avec les moyennes nationales et que les risques de maladies chroniques y sont sensiblement plus élevés. « L'explication classique : des habitudes de vie néfastes. Mais les études révèlent aussi qu'à habitudes de vie semblables, les inégalités de santé sont plus importantes dans les milieux défavorisés. L'une de mes hypothèses est donc que le manque de contrôle sur sa destinée, qui engendre un stress chronique, est un facteur déterminant en matière d'inégalités de santé : la tension permanente entraîne un vieillissement cellulaire prématuré », affirme M^{me} Paquet en s'appuyant toujours sur la littérature scientifique.

Ce sentiment de contrôle s'acquerrait dès le plus jeune âge. Au nombre des facteurs « facilitateurs » : l'allaitement pendant au moins six mois, en raison des multiples bienfaits dus aux contacts physiques fréquents avec la mère – ceux-ci influencent profondément le développement du lien d'attachement, d'abord avec la mère et, plus tard, avec les autres en général –, et le fait de fréquenter un centre de la petite enfance (CPE), la garderie favorisant la socialisation en plus d'offrir des services qui permettent d'acquérir habiletés et compétences. L'ouvrage de Ginette Paquet a justement été lancé en plein cœur de la polémique automnale sur les CPE. La chercheuse n'en a cure. « On peut briser le cycle de la fatalité. Cela commence à la prime enfance, avec des programmes sociaux dédiés aux mères et des CPE à même d'offrir de véritables services éducatifs. » |

Ginette Paquet, *Partir du bas de l'échelle*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, 156 p.

CENTRE DE RÉFÉRENCE DU GRAND MONTRÉAL

Informez pour aider

(514) 527-1375

JEU

AIDE ET RÉFÉRENCE

(514) 527-0140

(Montréal et les environs)

1 800 461-0140

(ailleurs au Québec)



Pour vous guider
vers les ressources
appropriées



DROGUE

AIDE ET RÉFÉRENCE

(514) 527-2626

(Montréal et les environs)

1 800 265-2626

(ailleurs au Québec)

La conscience révoltée



Selon sa biographe Laure Adler, Hannah Arendt, grande philosophe morte en 1975 dont l'œuvre resta trop longtemps méconnue, croyait « qu'elle avait été mise au monde pour accomplir une destinée. [...] Elle s'estimait être une servante de l'esprit ». Née en 1906 près de Hanovre, intellectuellement surdouée, elle considérait que « penser était un don ». À 19 ans, étudiante du philosophe Martin Heidegger – brillant, marié, et « fantôme de Don Juan un peu vieillissant » –, elle en devient la maîtresse : une histoire intense, qui se poursuivra malgré leurs mariages respectifs, extraordinairement féconde sur le plan intellectuel, et quasi incroyable. Qu'on y songe : dans les années 1930, Heidegger est un pro-nazi et un antisémite extrême, Hannah est une « Juive assimilée » appartenant à cette poignée d'intellectuels allemands qui détectent précocement toute la dangerosité d'Hitler.

Ce n'est pas là le moindre paradoxe de l'auteur de *Eichmann à Jérusalem*, livre sur le procès de ce lieutenant nazi chargé du « problème juif » en Europe et exécuté en Israël en 1960. L'ouvrage suscite une polémique monstre aux États-Unis, en Israël, en France où il est traduit en 1965, quatre ans après sa parution originale. *Le Nouvel*

Observateur titre « Hannah Arendt est-elle nazie ? ». C'est dire. Ce livre « essentiel », estime Laure Adler, traite de la responsabilité (individuelle et collective) à l'égard du mal, du jugement, de la morale... La philosophe est taxée notamment d'insensibilité envers les Juifs, car elle refuse de voir en eux des victimes absolues (n'est-ce pas un comble, de la part d'une intellectuelle juive ?). Elle refuse surtout les idées reçues, les préjugés, aussi humanistes soient-ils.

Les Origines du totalitarisme, publié en 1951 et sans conteste un de ses ouvrages marquants, heurta tout autant. Hannah Arendt cherche, dans l'Histoire, la littérature, la philosophie, les expériences contemporaines du fascisme, du nazisme, du communisme, du capitalisme, à expliquer la banalisation du mal, à démontrer comment et pourquoi l'idéologie totalitaire séduit les individus. « La vérité est le critère le plus élevé de la pensée [...] Sans pensée, il n'y a pas de vérité », écrivait-elle dans son *Journal de pensée* réédité au Seuil en 2005. Le génie d'Hannah Arendt fut d'avoir su penser le chaos du 20^e siècle, et d'avoir eu des idées novatrices, par exemple sur le totalitarisme et l'influence de l'économie sur le politique. Cette pensée constamment en mouvement, Laure Adler, à qui l'on doit déjà la meilleure biographie de l'écrivaine Marguerite Duras (Gallimard, 1998), en restitue brillamment les méandres. Dans l'œil de sa biographe, la philosophe apparaît comme l'une des consciences les plus éclairées – donc tourmentées – de son siècle. |

Laure Adler, *Dans les pas de Hannah Arendt*, Gallimard, 2005, 660 p.



À signaler

– *Art et féminisme*, d'Helena Reckitt et Peggy Phelan. Selon l'historienne d'art Peggy Phelan, les femmes sont à l'origine de plusieurs révolutions en arts visuels, parce qu'elles y ont apporté leur regard esthétique et politique éminemment sexué. D'où le titre qui coiffe ce beau livre, grand format comme il se doit et reproduisant en couleurs les œuvres de plusieurs artistes contemporaines, en majorité anglo-saxonnes. La facture léchée de l'ouvrage se double toutefois – joie ! – d'un commentaire plutôt élaboré, et fort intelligent, sur une démarche dont Judy Chicago, avec sa sculpture monumentale *The Dinner Party* réalisée dans les années 1970, est considérée comme l'une des chefs de file. En fait, voilà un livre étonnant : Phelan, l'auteur de l'essai, interroge, à partir de leur production, la relation qu'entretiennent les femmes avec l'art, mais ce faisant amène à s'interroger sur la fonction intrinsèque de l'art, nonobstant la question de genre.

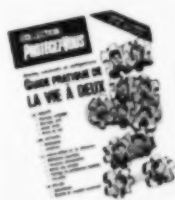
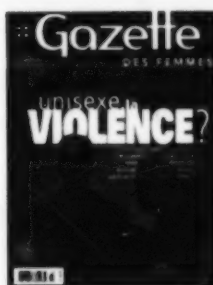
(Phaidon, 2005, 206 p.)

ABONNEZ-VOUS

ou offrez en cadeau
un magazine unique !

3 ANS -
15 NUMÉROS
POUR 24 \$
au lieu de 60 \$ en kiosque

seulement
1,30 \$
le numéro



3 ANS - 15 NUMÉROS POUR 24 \$
TAXES INCLUSES ET RECEVEZ LA PRIME DE VOTRE CHOIX

- **MAIGRIR... OU ÊTRE COMME JE SUIS**
BROCHURE PUBLIÉE PAR L'ASSOCIATION POUR LA SANTÉ PUBLIQUE DU QUÉBEC
 - **LE GUIDE PRATIQUE DE LA VIE À DEUX**
PUBLIÉ PAR LES ÉDITIONS PROTÈGEZ-VOUS
- (QUANTITÉ LIMITÉE)

Gazette

DES FEMMES Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs.

☐ **Nouvel abonnement** ☐ **Renouvellement** ☐ **Abonnement-cadeau**

☐ **24 \$ taxes incluses - 3 ans - 15 numéros + ma prime au choix:**

☐ *Maigrir... ou être comme je suis* ☐ *Guide pratique de la vie à deux*

☐ **10 \$ taxes incluses - 1 an - 5 numéros**

Nom _____ Age _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____ Code postal _____
Téléphone () _____ Courriel _____

☐ **J'offre un abonnement-cadeau de** ☐ 3 ans ☐ 1 an **à :**

Nom _____ Age _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____ Code postal _____
De _____ Téléphone () _____

☐ **J'inclus mon paiement**

☐ Chèque ☐ MasterCard ☐ Visa

N° _____

Exp: _____ Sexe: F ☐ H ☐

Signature: _____

Numéro de TPS: R-107442428
Numéro de TVQ: 1008174209
Cette offre prend fin le 30 septembre 2006.
Prévoyez de 4 à 12 semaines pour
l'entrée en vigueur de votre abonnement.
Offre valide au Canada seulement.

POUR VOUS ABONNER

> **PAR INTERNET**
www.gazettedesfemmes.com

ou retourner ce coupon avec
votre paiement à l'ordre de
La GAZETTE DES FEMMES
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3

> **Par téléphone**
1 800 665-5372

> **Par télécopieur**
(514) 333-9795

Conseil du statut
de la femme

Québec



Gisèle et l'amour

Sur la scène, l'action tourne autour d'une robe de mariée. Une robe brûlée, puis volée, déchirée, trouvée chez un costumier, voyageant ensuite dans un bateau, un bordel, une usine à travers quelques décennies. C'est aussi l'évocation du désir enflammant les sens des personnages autour de ce vêtement blanc, un désir exacerbé ou empêché par les tensions politiques. Voilà l'histoire en six tableaux inspirée à Julie Vincent par sa rencontre avec l'actrice Gisèle Schmidt, une vedette des radiothéâtres née à la fin du cinéma muet. Un jour, en coulisse, cette dernière lui a confié qu'elle aurait donné toute sa carrière pour vivre une grande histoire d'amour, à l'image peut-être de celle qui consume les protagonistes d'*Ivanov*, de Tchekhov. Les nouvelles de Julie Vincent rendent hommage à son culte de l'amour. « Longtemps ce territoire a appartenu en exclusivité aux femmes, précise la dramaturge et comédienne. Elles ont su utiliser l'amour pour écrire, s'assumer, avoir une identité. J'ai envie de poursuivre cette tradition. Malgré la culture du sexe, les libertés conquises, l'exploitation marchande, le premier regard amoureux reste subversif car il s'agit toujours d'une prise de risque. » ::

La robe de mariée, à l'Espace Go, à Montréal, du 21 mars au 15 avril.

Tél. : (514) 845-4890. www.espacego.com

Férocelement libres

Il faut s'attendre à tout en se rendant au Festival international Edgy Women/Femmes au-delà, qui mélange allègrement le théâtre, la danse, la performance et les arts visuels au féminin. Parmi la trentaine de prestations offertes, la performance crue et ironique de Dayna McLeod pose un regard féministe sur les incompréhensions découlant parfois des frontières entre les pratiques sexuelles liées au genre. L'actrice Nathalie Claude se lance, de son côté, en camisole de force dans un solo très physique sur la folie des femmes, alors que deux comédiennes de rue belges s'inspirent de l'histoire d'une mystique du 16^e siècle, persuadée d'abriter l'enfant de Jésus dans ses entrailles, pour exprimer leur propre créativité. « J'apprécie beaucoup les arts hybrides, sans frontières entre les disciplines, explique la directrice artistique Miriam Ginestier. Je trouve que la création est plus intense dans les zones grises, et que

cela garde vivante l'idée d'un féminisme culturel. » Ouvert à la création féminine tous azimuts, son festival se veut un lieu de rencontre férocelement libre où la pensée se fait critique, ludique et humoristique. ::

À Montréal, du 8 au 31 mars.

Tél. : (514) 393-3701.

www.edgywomen.ca



Déjeuner sur l'herbe, image du groupe electro les Câline B. Le Tauxeur.

Sons filés

Avant de devenir improvisatrice et productrice de disques, Joane Héту, la musicienne adoptive de la *Gazette des femmes*, officiait derrière un métier à tisser. Cette passion pour la trame en construction, les fibres passant et repassant sur le métier, se reflète dans son théâtre sonore en trois actes, *Filature*. Premier acte, cinq musiciens bâtissent le fil de chaîne, une trame sonore solide où dominent les tambours frottés, les sons rugueux. Deuxième acte, les musiciennes se lancent dans des duos, des trios, des solos improvisés aux coloris chatoyants, puis femmes et hommes jouent ensemble dans la troisième partie, très rythmée, en entrelaçant leurs notes. Spectacle complet, *Filature* donne aussi à voir. « J'avais envie que pour une fois les autres arts soient au service de la musique, qu'elle soit véritablement mise en scène », raconte Joane Héту. Danse, vidéos projettent des miniatures aux textures de fibres, éclairages et costumes permettent de créer un théâtre sonore inusité. Un genre en devenir ? ::

Filature, à l'Usine C, à Montréal, du 16 au 18 mars.
Tél. : (514) 521-4493. www.usine-c.com

Une artiste à la manufacture

L'arrivée de l'artiste multidisciplinaire Raphaëlle de Groot en bleu de travail dans l'usine textile italienne de Biella pour y installer ses boîtes à lettres n'est pas passée inaperçue. La jeune femme a séjourné six mois chez ce fournisseur des grands couturiers comme Yves Saint-Laurent ou Armani. Un milieu de travail où la division sexuelle des tâches reste très traditionnelle, et où le bruit et le mode de production empêchent souvent la communication. Elle y a fait jaillir la parole. « Après une période d'acceptation, l'artiste devient une page blanche au service des ouvriers, un espace pour leur permettre de s'exprimer », explique-t-elle. Dans la Galerie de l'UQAM, elle a disposé sur une longue table les centaines de mots que ces travailleurs et travailleuses ont jetés anonymement dans ses boîtes à lettres. Des mots qui parlent du travail, du bonheur ou des difficiles relations avec le service de tissage. Raphaëlle de Groot a également confié aux ouvriers et ouvrières un appareil photo jetable. Leur mission ? Illustrer certaines de leurs interrogations sur la vie en croquant des scènes ou des objets de leur quotidien. Une façon de faire surgir la dimension émotive du tissu produit industriellement. Dans une autre salle, l'artiste montre son processus de création à travers des fragments de ses œuvres passées et plusieurs performances réalisées en direct. ::

À la Galerie de l'UQAM, à Montréal, du 24 février au 1^{er} avril. Tél. : (514) 987-8421. www.galerie.uqam.ca



Ouvrage de dame

Longtemps, les femmes se sont réunies pour assembler des courtépintes avec des morceaux de tissu épars ou pour jouer des aiguilles de tricot, de couture, de broderie. En réunissant 900 mètres de tissu en une gigantesque murale, l'artiste en estampe Pauline Hébert a voulu rendre hommage à ces fameux ouvrages de dames. « Pour moi, cet art constitue le "matrimoine" de l'humanité », confie-t-elle. Cependant, à la différence des coususes d'autrefois, elle crée ses propres motifs de tissus rouges, oranges, jaunes en utilisant la lithographie. De près, sa courtépinte s'effrite en signes de broderie, de dessins de fleurs, de lettres, tandis que de loin elle nous transporte au pays de l'abstraction et du rêve.

Des grains de vieilles fleurs de pierre, à la Galerie d'Enferme, à Québec, du 8 avril au 14 mai.
Tél. : (418) 524-0972. www.musee.org/quebec

Oser Anaïs

D'Anaïs Nin, la mémoire collective retient surtout l'érotisme des nouvelles et le journal intime qu'elle a tenu jusqu'à sa mort. Ce modèle de vie libre a inspiré la comédienne Stéphanie Julien pour écrire et jouer le monologue érotico-poétique *Anaïs Nin : elles*. Sa série de tableaux évoque une année charnière dans le parcours de cette écrivaine féministe avant l'heure, ses 31 ans en 1946. « À cette époque où la tradition voulait que la femme se consacre à la maternité, elle a décidé de ne pas avoir d'enfants pour continuer à écrire, explique l'auteure. Comme j'ai 30 ans, ce questionnement autour des choix personnels et artistiques me touche beaucoup, ainsi que son combat pour faire reconnaître ses écrits. » Dans cette pièce très intime, Anaïs Nin se confie à son psychanalyste, parle de son père et dialogue avec l'auteur américain Henry Miller, son amant de longue date. Le tout baignant dans une atmosphère érotique. « J'ai envie de déranger le spectateur, de lui faire goûter l'érotisme au théâtre, un genre encore absent ici », confie la comédienne sans fausse pudeur. ::

Anaïs Nin : elles, au Théâtre Prospero, à Montréal, du 7 au 25 mars.
Tél. : (514) 526-6582.
www.laveillee.qc.ca



Mères courage

Onze ans après le génocide au Rwanda, le journaliste Léo Kalinda ne peut oublier sa mère et tant de membres de sa famille tués lors de cette tragédie. Son documentaire *Mères courage* constitue pourtant un plaidoyer d'espoir. « Jusque-là, les femmes avaient un statut de mineures au Rwanda, explique-t-il. Après le génocide, elles se sont prises en main et ont accompli des choses qu'elles n'avaient jamais faites auparavant. » Le film s'attache aux pas d'Athanasie Mukarwego, une championne de la résilience. Pendant plus de trois mois, cette ex-professeure a subi les assauts de plus de 500 hommes. Lorsqu'elle a enfin revu le soleil le 4 juillet 1994, elle n'était plus la même. « Je me suis rebâtie, j'ai de la force, je me bats », confie-t-elle au réalisateur en mimant le combat très physique qu'elle mène parfois la nuit contre les fantômes de son passé. Devenue thérapeute dans un village de sidéennes, elle nous emmène à la rencontre d'une jeune fille, hantée par le souvenir de l'agonie de sa mère, mais qui part vaillamment coudre au marché chaque matin. Ou encore de cette femme entourée d'une nuée d'orphelins. Partout des larmes, mais aussi beaucoup de danses, de musique. « Je pleurais lorsqu'elles chantaient, raconte Léo Kalinda. Ce sont des femmes exceptionnelles, fières. Rien ne les préparait à survivre comme elles le font. » ::

À voir le 6 mars à 21 h 30, sur TV5. Il est également possible de se procurer le film auprès du Groupe Via le monde.
Tél. : (514) 285-1658.
www.vialemonde.com



Athanasie Mukarwego



Gisèle et l'amour

Sur la scène, l'action tourne autour d'une robe de mariée. Une robe brûlée, puis volée, déchirée, trouvée chez un costumier, voyageant ensuite dans un bateau, un bordel, une usine à travers quelques décennies. C'est aussi l'évocation du désir enflammant les sens des personnages autour de ce vêtement blanc, un désir exacerbé ou empêché par les tensions politiques. Voilà l'histoire en six tableaux inspirée à Julie Vincent par sa rencontre avec l'actrice Gisèle Schmidt, une vedette des radiothéâtres née à la fin du cinéma muet. Un jour, en coulisse, cette dernière lui a confié qu'elle aurait donné toute sa carrière pour vivre une grande histoire d'amour, à l'image peut-être de celle qui consume les protagonistes d'*Ivanov*, de Tchekhov. Les nouvelles de Julie Vincent rendent hommage à son culte de l'amour. « Longtemps ce territoire a appartenu en exclusivité aux femmes, précise la dramaturge et comédienne. Elles ont su utiliser l'amour pour écrire, s'assumer, avoir une identité. J'ai envie de poursuivre cette tradition. Malgré la culture du sexe, les libertés conquises, l'exploitation marchande, le premier regard amoureux reste subversif car il s'agit toujours d'une prise de risque. »

La robe de mariée, à l'Espace Go, à Montréal, du 21 mars au 15 avril.
Tél. : (514) 845-4890. www.espacego.com

Féroceement libres

Il faut s'attendre à tout en se rendant au Festival international Edgy Women/Femmes au-delà, qui mélange allègrement le théâtre, la danse, la performance et les arts visuels au féminin. Parmi la trentaine de prestations offertes, la performance crue et ironique de Dayna McLeod pose un regard féministe sur les incompréhensions découlant parfois des frontières entre les pratiques sexuelles liées au genre. L'actrice Nathalie Claude se lance, de son côté, en camisole de force dans un solo très physique sur la folie des femmes, alors que deux comédiennes de rue belges s'inspirent de l'histoire d'une mystique du 16^e siècle, persuadée d'abriter l'enfant de Jésus dans ses entrailles, pour exprimer leur propre créativité. « J'apprécie beaucoup les arts hybrides, sans frontières entre les disciplines, explique la directrice artistique Miriam Ginestier. Je trouve que la création est plus intense dans les zones grises, et que

cela garde vivante l'idée d'un féminisme culturel. » Ouvert à la création féminine tous azimuts, son festival se veut un lieu de rencontre féroceement libre où la pensée se fait critique, ludique et humoristique.

À Montréal, du 8 au 31 mars.
Tél. : (514) 393-3701.
www.edgywomen.ca



Déjeuner sur l'herbe, image du groupe electro les Céline B. La Terreur.

Sons filés

Avant de devenir improvisatrice et productrice de disques, Joane Héту, la musicienne adoptive de la *Gazette des femmes*, officiait derrière un métier à tisser. Cette passion pour la trame en construction, les fibres passant et repassant sur le métier, se reflète dans son théâtre sonore en trois actes, *Filature*. Premier acte, cinq musiciens bâtissent le fil de chaîne, une trame sonore solide où dominent les tambours frottés, les sons rugueux. Deuxième acte, les musiciennes se lancent dans des duos, des trios, des solos improvisés aux coloris chatoyants, puis femmes et hommes jouent ensemble dans la troisième partie, très rythmée, en entrelaçant leurs notes. Spectacle complet, *Filature* donne aussi à voir. « J'avais envie que pour une fois les autres arts soient au service de la musique, qu'elle soit véritablement mise en scène », raconte Joane Héту. Danse, vidéos projettent des miniatures aux textures de fibres, éclairages et costumes permettent de créer un théâtre sonore inusité. Un genre en devenir ?

Filature, à l'Usine C, à Montréal, du 16 au 18 mars.
Tél. : (514) 521-4493. www.usine-c.com

Une artiste à la manufacture

L'arrivée de l'artiste multidisciplinaire Raphaëlle de Groot en bleu de travail dans l'usine textile italienne de Biella pour y installer ses boîtes à lettres n'est pas passée inaperçue. La jeune femme a séjourné six mois chez ce fournisseur des grands couturiers comme Yves Saint Laurent ou Armani. Un milieu de travail où la division sexuelle des tâches reste très traditionnelle, et où le bruit et le mode de production empêchent souvent la communication. Elle y a fait jaillir la parole. « Après une période d'acceptation, l'artiste devient une page blanche au service des ouvriers, un espace pour leur permettre de s'exprimer », explique-t-elle. Dans la Galerie de l'UQAM, elle a disposé sur une longue table les centaines de mots que ces travailleurs et travailleuses ont jetés anonymement dans ses boîtes à lettres. Des mots qui parlent du travail, du bonheur ou des difficiles relations avec le service de tissage. Raphaëlle de Groot a également confié aux ouvriers et ouvrières un appareil photo jetable. Leur mission ? Illustrer certaines de leurs interrogations sur la vie en croquant des scènes ou des objets de leur quotidien. Une façon de faire surgir la dimension émotive du tissu produit industriellement. Dans une autre salle, l'artiste montre son processus de création à travers des fragments de ses œuvres passées et plusieurs performances réalisées en direct.

A la Galerie de l'UQAM, à Montréal, du 24 février au 1^{er} avril. Tél. : (514) 987-8421. www.galerie.uqam.ca



Ouvrage de dame

Longtemps, les femmes se sont réunies pour assembler des courtépintes avec des morceaux de tissu épars ou pour jouer des aiguilles de tricot, de couture, de broderie. En réunissant 900 carrés de tissu en une gigantesque murale, l'artiste en estampe Pauline Hébert a voulu rendre hommage à ces fameux ouvrages de dames. « Pour moi, cet art constitue le "matrimoine" de l'humanité », confie-t-elle. Cependant, à la différence des couseuses d'antan, elle crée ses propres motifs de tissus rouges, orangés, jaunes en utilisant la lithographie. De près, sa courtépinte s'enrichit des signes de broderie, de dessins de fleurs, de lettres, tandis que de loin elle nous transporte au pays de l'abstraction et du rêve. ::

Des grains de vie à fleurs de pierre, à la Galerie d'Engramme, à Québec, du 8 avril au 14 mai.
Tél. : (418) 529-0972. www.meduse.org/engramme

Oser Anaïs

D'Anaïs Nin, la mémoire collective retient surtout l'érotisme des nouvelles et le journal intime qu'elle a tenu jusqu'à sa mort. Ce modèle de vie libre a inspiré la comédienne Stéphanie Julien pour écrire et jouer le monologue érotico-poétique *Anaïs Nin : elles*. Sa série de tableaux évoque une année charnière dans le parcours de cette écrivaine féministe avant l'heure, ses 31 ans en 1946. « À cette époque où la tradition voulait que la femme se consacre à la maternité, elle a décidé de ne pas avoir d'enfants pour continuer à écrire, explique l'auteure. Comme j'ai 30 ans, ce questionnement autour des choix personnels et artistiques me touche beaucoup, ainsi que son combat pour faire reconnaître ses écrits. » Dans cette pièce très intime, Anaïs Nin se confie à son psychanalyste, parle de son père et dialogue avec l'auteur américain Henry Miller, son amant de longue date. Le tout baignant dans une atmosphère érotique. « J'ai envie de déranger le spectateur, de lui faire goûter l'érotisme au théâtre, un genre encore absent ici », confie la comédienne sans fausse pudeur. ::

Anaïs Nin : elles, au Théâtre Prospero, à Montréal, du 7 au 25 mars.
Tél. : (514) 526-6582.
www.laveillee.qc.ca



Mères courage

Onze ans après le génocide au Rwanda, le journaliste Leo Kalinda ne peut oublier sa mère et tant de membres de sa famille tués lors de cette tragédie. Son documentaire *Mères courage* constitue pourtant un plaidoyer d'espoir. « Jusque-là, les femmes avaient un statut de mineures au Rwanda, explique-t-il. Après le génocide, elles se sont prises en main et ont accompli des choses qu'elles n'avaient jamais faites auparavant. » Le film s'attache aux pas d'Athanasie Mukarwego, une championne de la résilience. Pendant plus de trois mois, cette ex-professeure a subi les assauts de plus de 500 hommes. Lorsqu'elle a enfin revu le soleil le 4 juillet 1994, elle n'était plus la même. « Je me suis rebâtie, j'ai de la force, je me bats », confie-t-elle au réalisateur en mimant le combat très physique qu'elle mène parfois la nuit contre les fantômes de son passé. Devenue thérapeute dans un village de sidéennes, elle nous emmène à la rencontre d'une jeune fille, hantée par le souvenir de l'agonie de sa mère, mais qui part vaillamment coudre au marché chaque matin. Ou encore de cette femme entourée d'une nuée d'orphelins. Partout des larmes, mais aussi beaucoup de danses, de musique. « Je pleurais lorsqu'elles chantaient, raconte Leo Kalinda. Ce sont des femmes exceptionnelles, fières. Rien ne les préparait à survivre comme elles le font. »

A voir le 6 mars à 21 h 30, sur TV5. Il est également possible de se procurer le film auprès du Groupe Via le monde.
Tél. : (514) 285-1658.
www.vialemonde.com



Athanasie Mukarwego

L'affirmation religieuse menace-t-elle l'égalité des sexes?

Diversité de foi Égalité de droits

Un colloque du Conseil
du statut de la femme

23 et **24** mars 2006 Hilton Bonaventure
900, rue de la Gauchetière Ouest
Montréal

Pour information:

www.csf.gouv.qc.ca

1-800-463-2851, poste 235

Conseil du statut
de la femme

Québec 